



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire & Bibliographique

SOMMAIRE :

ENLART (Camille).....	<i>Quelques monuments du moyen âge en Corse (gravures).....</i>	65
COURTILLIER (Gaston)..	<i>Lettres inédites de Prosper Mérimée adressées en Corse (1)</i>	71
CHUQUET (Arthur)....	<i>Journal du voyage de Boswell en Corse (édit. anglaise) grav.</i>	77
FRANCESCHINI (Emile)..	<i>La Corse de 1768 à 1789, par L. Villat (II fin).....</i>	80
MARINI (R. P. Dom. Ph)..	<i>Un livre au pilon (Début de la Révolution Corse) 1730, (fin).</i>	88
ARRIGHI (Paul).....	<i>Le poète Corse Maïstrale (1)...</i>	91
CHAUVET (Paul).....	<i>A winter in Corsica, by Two Ladies (Un hiver à Ajaccio).</i>	94

LA CORSE MODERNE. — *La Corse économique : Sa détresse actuelle (II) par Or' ZALLA. — Nouvelles bibliographiques : La Canonica, par S. DALZETO (Régulus). — Au Chevet de l'Empereur, par le Dr Cabanès (Albert AUTIN). — Six Chansons Corses. — Questions Corses et réponses.....* pages 33 à 40

LA CORSE TOURISTIQUE. — *Les régions touristiques de la Corse par L. VILLAT : La Côte enchantée (I). — Moltifao par X. — Souvenir de Corse : Bonifacio en Semaine Sainte (II fin), par Paul CHAUVET.....* pages 41 à 48

DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS :

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, du Comité des Intérêts Corses de Nice, de l'Amicale Corse de Saïgon, du Syndicat d'Initiative de Corte, et d'une commune de la Corse.

Ces groupements corses, ainsi qu'un grand nombre d'Amis de la Revue, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de cette publication essentiellement régionaliste, ont voulu la soutenir et l'encourager par un concours effectif.

La Revue *historique et littéraire*, dont la sixième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderne et économique*, et *La Corse touristique et pittoresque*, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font, avec ses trois Revues distinctes, une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.

+ x +

UN AN : France : 12 fr. ; Etranger : 15 fr. ; le numéro : 2 fr. 50 ; Etr. 3 fr.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Livraisons de la première année avec les tables (sans le n° 2 épuisé) 6 fr. Etr. 7 fr.

Livraisons de la 2^e année avec les tables (sans les n° 7 et 8 épuisés) 7 fr. Etr. 8 fr.

Livraisons de la 3^{me}, 4^{me}, ou 5^{me} année avec les tables..... 10 fr. Etr. 15 fr.

Titres et couverture forte appropriés pour chaque année..... 2 fr.

Nota. — Les 1^{re} et 2^e année ne peuvent être fournies complètes que dans la proportion où il nous rentre des n° 2, 7 et 8 épuisés.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211,44. par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté d'un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Secrétaire de la Société des Sciences. Professeur au Lycée Louis-le-Grand.
- ARRIGHI** (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Professeur Agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de l'*Annuaire Corse*.
- BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
- CHUQUET** (Arthur), Membre de l'*Institut*, professeur au Collège de France.
- CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).
- COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse.
- ENLART** (Camille), Directeur du *Musée de Sculpture comparée du Trocadéro* ; Membre de l'*Académie des Inscriptions et Belles Lettres*.
- FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.
- FRANCESCHINI** (Emile), auteur d'études historiques sur la Corse.
- R. P. Dom. MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
- MARCAGGI** (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.
- MAURY** (Eugène), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
- NATALI** (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.
- PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Inspecteur d'Académie de la Mayenne.
- PICCIONI** (Camille), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études hist. sur la Corse.
- SANTELLI** (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.
- SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
- SERGEANT** (Edmond), Docteur, Directeur de l'*Institut-Pasteur d'Algérie*.
- VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géographie ; Docteur ès-lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

A nos lecteurs

Pendant que s'achevait la mise en pages de ce numéro, nous avions la douleur d'apprendre la mort inopinée d'un de nos plus anciens et plus dévoués collaborateurs, Arthur Chuquet, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Il y avait à peine un mois qu'il avait corrigé les épreuves de son intéressant compte-rendu de la nouvelle édition de Boswell. Nous étions loin de nous douter, alors, que l'article paraissant aujourd'hui deviendrait une publication posthume !

Nous ferons connaître dans la prochaine livraison ce que fut la vie si bien remplie de notre très regretté collaborateur.

Nous sommes heureux d'annoncer que la remarquable thèse de M. L. Villat, l'un des plus anciens et des mieux connus des collaborateurs de la *Revue*, vient d'obtenir le prix fondé par la marquise Arconati Visconti (fondation Alphonse Peyrat) en faveur de la meilleure thèse soutenue annuellement en Sorbonne.

Précédemment le conseil général de la Corse avait déjà voté une subvention de 2000 fr. à cette belle œuvre corse.

Le numéro actuel est le troisième que la *Revue de la Corse* consacre à cet ouvrage considérable afin de le faire connaître à nos lecteurs aussi complètement que possible.

Grâce à la remarquable analyse qui en a été faite par notre érudit collaborateur M. Emile Franceschini, et qui constitue le compte-rendu le meilleur et le plus complet qui ait paru dans la Presse, nos abonnés auront pu apprécier l'étendue et l'intérêt de cette étude magistrale d'une période particulièrement attachante de l'histoire de la Corse française.

Il n'est pas inutile de rappeler que cet ouvrage, composé de deux très forts volumes du prix de 60 francs, a été tiré à petit nombre et que les Corsees qui désirent le posséder feront bien de ne pas ajourner leurs demandes jusqu'au moment où il sera épuisé.

Nous accueillerons toujours avec plaisir les communications ou suggestions concernant l'une quelconque des trois publications réunies sous cette couverture.

LES RÉGIONS TOURISTIQUES DE LA CORSE

par M. L. VILLAT, Docteur ès-lettres.

La brochure, que diverses circonstances avaient jusqu'ici retardée, vient enfin de paraître.

M. Louis Villat, dont l'importante thèse de Doctorat a été consacrée à la Corse, a montré dans cette œuvre nouvelle, qu'il n'a pas étudié ce pays au seul point de vue historique mais qu'il en connaît tout le côté pittoresque et sait guider le touriste parmi toutes les beautés et curiosités qu'il importe de visiter si l'on veut bien connaître la Corse.

Une carte schématique indique clairement les régions, tracées par M. L. Villat, à travers lesquelles il fait excursionner le visiteur après lui avoir fourni sur chacune d'elles quelques notions historiques et géographiques.

Cette publication, établie sur un plan entièrement nouveau, très convenablement présentée avec même papier et même format que la *Revue*, est aussi bien un guide qu'un ouvrage de bibliothèque, intéressant autant la Corse qui sait que le touriste qui désire connaître. — *Les Régions touristiques* sont envoyées *franco* moyennant 4 fr. versés au Compte postal N° 211-44, de M. A. Clavel, 48, rue Saint Lazare, à Paris.

Le livre d'or de la Corse

Le livre d'or de la Corse vient de paraître chez Draeger. Ce livre contient les noms de tous les Corses tombés au champ d'honneur pendant la guerre.

Les souscripteurs de cet ouvrage habitant la Corse, les autres départements français ou les colonies sont priés de faire connaître au Secrétaire du Comité, 47, rue de la Tour, à Paris, leur adresse actuelle. Rappeler aussi l'adresse au moment de la souscription, lui envoyer la somme de 2 francs pour frais d'envoi du volume ; à moins qu'ils ne préfèrent le recevoir contre remboursement, ce qu'ils voudront bien indiquer.

Les souscripteurs habitant Paris sont instamment priés de faire retirer l'ouvrage au Secrétariat du Comité.

Les exemplaires non retirés le 31 décembre 1925 seront acquis à l'œuvre. Dès maintenant un certain nombre d'exemplaires disponibles peuvent être vendus aux non-souscripteurs au prix de 20 francs (non compris 2 francs pour frais d'envoi).

Le Tourisme en Corse

Les nombreux lecteurs de notre publication annexe, *La Corse touristique* (2^{me} année), qui s'intéressent plus particulièrement aux questions de tourisme, apprendront avec plaisir que la Corse a reçu, pendant ces derniers mois, un nombre de visiteurs de beaucoup supérieur à celui des années précédentes.

Les touristes qui pendant 16 années ont été documentés aux bureaux de *l'Indicateur de la Corse* n'ont pas manqué de faire connaître à d'autres l'adresse de la rue Saint-Lazare. Bien que depuis deux ans *l'Indicateur* soit édité par la Cie des Chemins de fer départementaux, nous n'en avons pas moins continué à recevoir de nombreux visiteurs et c'est par centaines qu'ont été emportés, cette année, les deux guides recommandés : *Guide Pol* et *Guide Hachette*, avec l'accompagnement habituel des itinéraires établis selon le nombre des touristes et le temps disponible.

Il nous a été agréable de constater que les excursionnistes, préférant la bicyclette ou l'automobile, n'ont pas hésité à prendre, après examen, les *Itinéraires descriptifs des routes de la Corse*, ce bréviaire du touriste en Corse. Plusieurs même nous ont écrit, en cours d'excursion, qu'ils avaient été surpris par « l'abondance des renseignements leur précision et leur exactitude. »

Nous avons eu en outre, le plaisir de voir, par des abonnements nouveaux, que quelques uns d'entre eux, étaient ensuite devenus des amis de la Corse.

Félicitons-nous du développement de ce mouvement touristique auquel depuis 16 ans nos bureaux n'ont cessé d'apporter un encouragement appréciable par une propagande désintéressée et les renseignements précieux et bénévoles fournis à la multitude des touristes venus nous consulter pour visiter la Corse.

A un inconnu. — Nous avons reçu une très intéressante communication par une lettre datée de Calvi, timbrée de Toulon (escale du paquebot) et signée *U Saviu d'Ascu*.

Les initiales du cachet de cire ne suffisant pas pour nous renseigner, nous prions notre correspondant anonyme de bien vouloir se faire connaître.

N'oubliez pas la propagande pour la *Revue*.

Par suite d'une erreur survenue au brochage du précédent numéro, les deux revues annexes qui doivent terminer la livraison ont été placées en tête. Les abonnés qui font relire la *Revue* pourront en aviser leur relieur afin de rétablir l'ordre habituel de ces deux cahiers.

En Souscription :

ANTHOLOGIE des Ecrivains Corses

du XIII^e Siècle à nos jours

par H. YVIA-CROCE

Nombr. grav. plus de 100 portr. & autographes, très fort vol. de 600 pages.

Edit. de luxe : 12 fr. ; orig. numér. : 50 fr.

Envoyer souscription sans aucun versement avant la parut. de l'ouvrage.

NAPOLÉON

par l'image (1769-1821)

154 photographures sur papier de luxe, texte par MOREAU-VAUTHIER

Ouvr. le plus complètem. documenté exceptionnellement avantageux.

Prix : 2 f. 50 ; franco : 3 f. ; recom. 3 f. 50

VIENT DE PARAÎTRE :

INDICATEUR CLAVEL

Guide général de la Corse

16^e Année — N° 43 — Été 1925

édité par les compagnies :

P.L.M. - Fraissinet. - Ch. de fer la Corse avec 4 cartes postales détachables

Prix : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 60

Compte postal de M. A. Clavel, N° 211-44, Paris.

La CORSICA de NOVELLINI

La plus belle allégorie de la Corse, format 80×60, valeur 30 francs, prix 15 fr. franco en un tube 17 fr. 50, recommandé 18 fr. (exceptionnel).

Œuvre artistique de 1^{er} ordre

Aux lecteurs corses qui ne possèdent pas encore ce remarquable tableau nous rappelons sa valeur exceptionnelle en les engageant à profiter de cette véritable occasion avant que le prix en soit augmenté.

REVUE DE LA CORSE

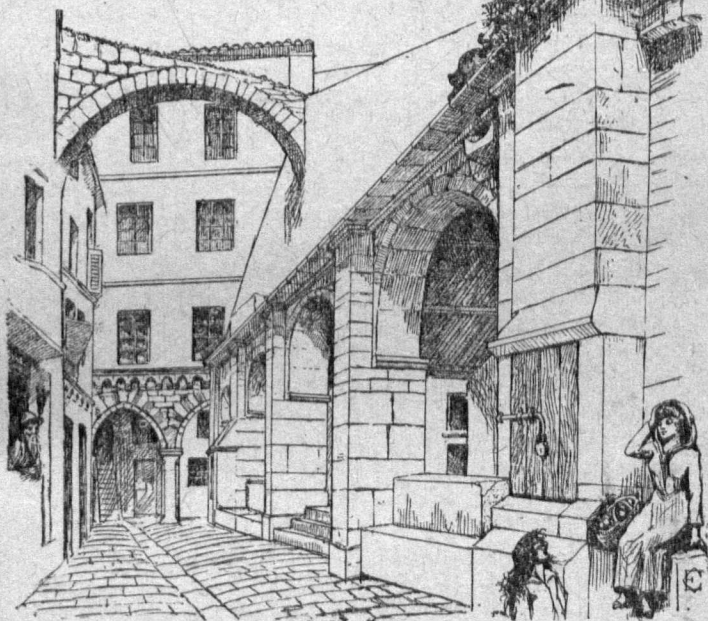
ANCIENNE ET MODERNE

ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

Quelques monuments du moyen âge en Corse

Dans le très remarquable mémoire que Prosper Mérimée a publié en 1840, à la suite de son voyage d'études en Corse, l'ancien inspecteur des monuments historiques a décrit un certain nombre d'édifices dont plusieurs à l'état de ruines, s'élevant en diverses parties de la Corse.

Mais ses observations s'appliquaient principalement aux monuments de style roman et aux vestiges de constructions romaines. Et si l'italien Carlo Arù est venu apporter plus récemment (1908) un complément plus moderne à cette œuvre, l'étude architecturale de la période gothique restait encore à faire.



La Loge de l'église Sainte-Marie et l'Hôtel de Ville

Les Génois ont été les importateurs de ce style en Corse et c'est une partie des monuments, qui le représentent que nous étudierons ici.

La plupart sont situés à Bonifacio et leur style est bien caractéristique de la manière génoise.

Notre étude comprendra les sept chapitres suivants :

- I. — Observations générales sur le style gothique en Corse ;
- II. — *Eglises de Bonifacio* : Sainte Marie Majeure ;
- III. — id. Saint Julien ;
- IV. — id. Saint Dominique ;
- V. — *Eglises secondaires* : Saint François et autres ;
- VI. — *L'architecture civile* à Bonifacio ;
- VII. — *Ste Lucie de Tallano* : Eglise Saint François.

* *

Le style roman des monuments de la Corse a été révélé par Mérimé (1) de qui le travail a été complété et mis au courant de la science actuelle par Carlo Arù (2), quant au style de la période suivante, son étude n'a jusqu'ici tenté personne. J'ai dit que Gênes en fut l'importatrice.

En 1187, les Génois s'emparèrent de Bonifacio et en firent une colonie ; en 1268, ils fondèrent Calvi. Progressivement ils supplantèrent et chassèrent les Pisans et, au milieu du XIV^e siècle, ils étaient devenus les maîtres officiels de la Corse, bien que le Pape l'eût cependant donnée, en 1268, au roi d'Aragon.

On sait assez qu'ils ne firent pas son bonheur, mais, à défaut de tout autre bon souvenir, ils lui ont laissé la très intéressante ville de Bonifacio, son dialecte génois et les seuls monuments d'architecture française que la Corse ait vu bâtir. Ces monuments comprenaient une architecture civile : presque toute la ville de Bonifacio, avec ses très nombreuses maisons du XIII^e siècle, son hôtel de ville et sa loge, le tout appartenant à l'interprétation génoise du style français.

Ils comprennent aussi une série d'églises dont la plupart sont également à Bonifacio et aux environs. Dans cette ville, la collégiale Sainte-Marie Majeure et dans son proche voisinage, la chapelle de la Trinité, ont des voûtes à lourdes ogives de profil carré qui malgré leur archaïsme, ne doivent pas être antérieures au XIII^e siècle.

Les ordres religieux ont bientôt importé du continent un style français moins rude, bien qu'encore imparfait. A ce style appartiennent, dans la citadelle de Bonifacio, Saint Dominique, une partie de Saint-André et Saint-François ; aux environs immédiats de la ville, le sanctuaire de l'église franciscaine de Saint-Julien ; à Tallano, celui de l'église Saint-François. La première de ces églises est entièrement voûtée, les deux autres, postérieures, n'ont de voûtes que sur le sanctuaire, comme beaucoup d'églises similaires d'Italie.

(1) *Notes d'un voyage archéologique en Corse*. Paris, 1840. in-8°.

(2) *Chiese Pisane in Corsica*, 1 vol. gr. in-8°, Rome, 1908.

Enfin la Corse contient un échantillon d'architecture aragonaise, le clocher de Sainte-Marie de Bonifacio, qui semble en formelle contradiction avec les documents historiques, puisque Bonifacio est la seule ville de Corse dont les Aragonais n'aient jamais pu s'emparer.

Les églises gothiques de la Corse offrent une grande simplicité et une grande uniformité. L'appareil en assises alternées, hautes et basses, qui s'affirme dans les édifices romans reste partout en usage. C'est un procédé antique généralisé dans l'art Byantin, fréquent en Italie et qu'on retrouve à Saint Front de Périgueux. L'abside fait généralement place à un chevet carré. Beaucoup de fenêtres sont rectangulaires. Les contreforts sont des pilastres peu saillants et sans ressauts ; ils s'élèvent jusqu'à la corniche, qui contourne leur couronnement. L'ornementation est très simple et très monotone : les filets biseautés, les impostes et corniches en quart de rond surmonté d'un onglet, les corniches d'arcatures, les rangs de fleurettes à quatre pétales en pointe de diamant sont des motifs répétés partout à satiété. On peut y ajouter l'Agneau pascal, reproduit à Bonifacio sur les trois portails de Saint Dominique et sur deux baies de clocher de Sainte Marie, ainsi qu'à la clef de voûte du Sanctuaire de Saint François de Tallano.

La statuaire du XIII^e siècle n'est représentée que par une belle vierge de marbre qui décore la façade de la cathédrale de Nebbio. Elle est dans le style de Nicolas de Pise et très certainement importée de cette ville.

Dans le mobilier et dans les accessoires de l'architecture l'art français n'a guère pénétré, mais le style flamboyant est représenté par sept objets : le tabernacle de marbre de Sainte Marie de Bonifacio, œuvre italienne, aujourd'hui décomposé en deux parties ; un bénitier de marbre de la même église ; celui de Saint François de Tallano, et dans ce dernier sanctuaire deux beaux rétables peints encadrés de boiseries dorées. Leur style semble témoigner, pour l'un d'une origine flamande, pour l'autre d'une origine catalane. Au même style catalan appartient un rétable similaire à Calvi.

La tombe de l'évêque d'Ajaccio, Renuccio Spinola (1457) à Saint-François de Bonifacio, est une très belle dalle de marbre blanc, portant une effigie encadrée d'une riche architecture. Elle a été, à coup sûr exécutée en Italie.

La belle porte de la maison dite de Charles Quint à Bonifacio, est une œuvre gothique dont il subsiste à Gênes nombre d'exemplaires similaires.

En résumé les artistes qui, durant la période gothique, ont travaillé en Corse ou importé leurs œuvres dans cette île, appartenaient à diverses régions du continent : l'architecture et la sculpture de marbre sont génoises ; l'influence

du sud de la France semble se manifester dans quelques sculpteurs ; la peinture murale a les mêmes origines : les tableaux ont été peints en Catalogne, sauf un de ceux de Tallano qui rappelle l'art du nord de la France.

L'art de la renaissance italienne se manifeste à Tallano dans le monument de Donna Serena, œuvre également importée ; les belles stalles de noyer et la grande armoire de sacristie de la même église appartiennent aussi à la Renaissance.

La Corse pourrait bien être la contrée d'Europe où les monuments sont le plus difficile à dater.

Non seulement, en effet, on y trouve comme en Bretagne et en Savoie, d'extrêmes archaïsmes, mais l'absence de tout ornement est plus fréquente que nulle part ailleurs.

Cette remarque peut s'étendre au costume et peut être considérée comme la preuve la plus frappante de la différence fondamentale qui existe entre le peuple Corse et les peuples d'Italie si épris de tout ce qui brille, si soucieux d'enjolivements.

Ce n'est pas à dire que l'âme corse soit insensible à ce côté noble de la vie qui est l'art ; mais le Corse est extrêmement sobre d'ornements ou de paroles inutiles ; il les réserve pour les grandes occasions, mais il sait les choisir.

Le Corse est poète, mais il a toujours plus ou moins dédaigné la pratique des arts plastiques. Lorsque des villes se sont bâties, comme Mariana au XII^e siècle et Bonifacio au XIII^e, des équipes d'artistes et d'ouvriers sont venues de Pise ou de Gènes.

Quand l'Ordre de Saint-Dominique a voulu réaliser un bel édifice, à Bonifacio, il a réuni des ouvriers d'art qui devaient appartenir au Sud de la France et au nord de l'Italie, car deux influences se combinent dans le monument. Le maître d'œuvres et le sculpteur qui réalisèrent dans la même ville les clochers de Sainte-Marie Majeure durent être Catalans et c'est en Catalogne que furent commandés trois des quatre beaux rétables peints conservés en Corse. L'autre semble venu du Nord.

Quant aux marbres sculptés, on les commandait évidemment dans l'Italie du Nord, aux artistes qui mettaient en œuvre le produit des carrières de Carrare. Au XVII^e siècle et au XVIII^e cette exportation se développa et toute sobriété de goût cessa d'y présider. La Corse a cependant des matériaux magnifiques, mais les deux églises ruinées de Mariana sont les seuls édifices du moyen-âge où l'on en ait vraiment tiré parti.

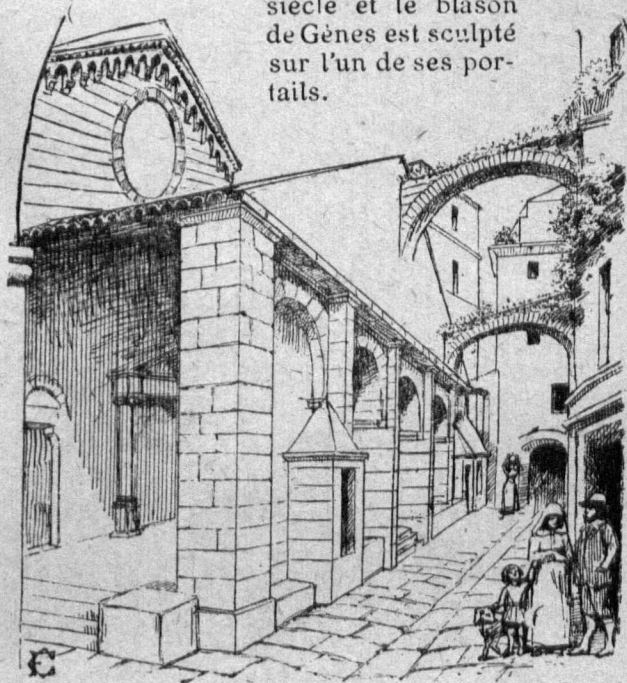
C'est une richesse qui, comme d'autres, dort encore dans un sol peuplé d'hommes soucieux de bien faire mais assez peu curieux du bien être matériel.

BONIFACIO

L'église Sainte Marie Majeure et la Loge

Sainte Marie Majeure est l'église principale de Bonifacio et probablement la plus ancienne. Elle occupe le centre de la ville du XIII^e siècle. On peut se demander, vu le caractère roman de cette architecture, si les Génois la trouvèrent déjà construite quand ils prirent Bonifacio, en 1187. Si cela était, il faudrait admettre qu'ils la reconstruisirent en grande partie, car la façade n'est certainement pas antérieure au XIII^e

siècle et le blason de Gènes est sculpté sur l'un de ses portails.



La Loge et la façade de Sainte-Marie-Majeure

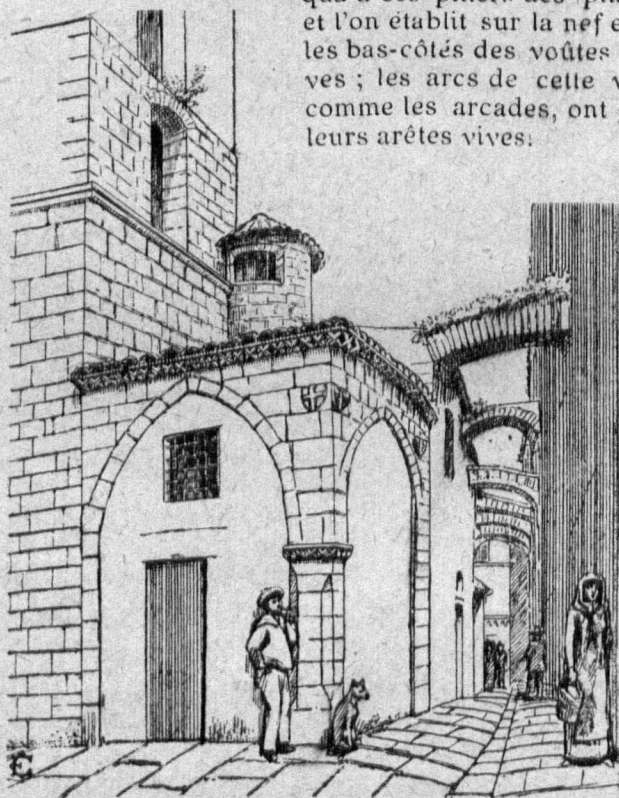
C'est un édifice bien construit et d'une architecture extrêmement simple, presque dépourvue d'ornements.

Le plan comporte une nef à piliers, des bas côtés et trois absides ; celle du nord en retraite pour faire place au clocher carré qui s'y applique et qui la dissimule. Pareille disposition se voit, au XII^e siècle, dans l'église romane de Séphoris, en Palestine.

La loge forme, devant la façade occidentale, un énorme porche et l'hôtel de ville s'élève en regard de la face nord de cette loge. Elle abrite une vaste citerne de même surface.

creusée dans le roc et destinée à fournir d'eau toute la ville. Cette citerne s'alimente par des tuyaux de descente et par des caniveaux posés sur des arcs rampants bandés au dessus des rues entre la loge, l'église et les constructions voisines. Ces aqueducs y amènent les eaux de pluie recueillies par les toitures.

L'église avait originairement une charpente apparente. Ses piliers, primitivement rectangulaires, portent des arcades en plein-cintre à voussure unique, mais bientôt on appliqua à ces piliers des pilastres et l'on établit sur la nef et sur les bas-côtés des voûtes d'ogives ; les arcs de cette voûte, comme les arcades, ont gardé leurs arêtes vives.



Ancien porche de S^{te} Marie Majeure

Un portail en plein cintre, d'une extrême simplicité s'ouvre dans chaque façade latérale. Leurs tympans lisses semblent destinés à recevoir des peintures. Au portail principal, le linteau repose sur deux corbeaux ornés d'un écu à la croix de Gênes. Au-dessus de ce portail, s'ouvrirait une grande rose, aujourd'hui bouchée, qui dut avoir un remplage de pierre en forme d'arcature à colonnettes rayonnantes, comme dans les églises contemporaines de Gênes et de Lavagna.

(à suivre)

Camille ENLART, membre de l'Institut ;

ETUDES LITTÉRAIRES

Lettres inédites de Prosper Mérimée
adressées en Corse ⁽¹⁾

En avril 1834, Prosper Mérimée, âgé de trente ans, était devenu inspecteur général des monuments historiques, en remplacement de Vitet pour qui la place avait été créée par Guizot en 1830.

On sait avec quel zèle éclairé, avec quelle conscience Mérimée remplit cette fonction, défendant partout notre patrimoine et nos antiquités nationales contre le vandalisme de leurs ennemis jurés : municipalités cupides, curés ignorants, architectes sans goût ; il faudrait ajouter l'apathie de l'opinion publique que tout l'effort des romantiques commençait à peine à guérir de son mépris pour le moyen âge. Bref, une lutte de chaque jour dans chaque inspection, et une lutte dont les résultats heureux ont acquis à Mérimée de grands droits à notre reconnaissance. Et cela, — ne l'oublions pas, et on ne l'a pas assez dit, — en un temps où le *classement* n'existait pas encore ; il ne date que d'une loi de 1887 (2).

(1) Notre regretté collaborateur, F. de Morati-Gentile, était encore Directeur du Contentieux du Gouvernement Egyptien lorsqu'il nous écrivit d'Alexandrie qu'il possédait « une demi-douzaine » de lettres de P. Mérimée adressées à ses ascendants.

Il se proposait de les envoyer à *La Revue* en les faisant précéder d'une préface dans laquelle il utiliserait, disait-il, dès son retour en Corse, les souvenirs très précis que sa mère avait conservés, malgré son grand âge, de conversations avec ceux qui avaient connu l'auteur de *Colomba* lorsqu'il fut l'hôte de sa famille.

Quand la retraite, qu'il avait demandée, lui permit de se reposer à Murato, sa santé était déjà très chancelante. Il prit néanmoins la peine de faire de ces lettres inédites une copie fidèle et très soignée. Elle était terminée, mais la préface non écrite, lorsqu'une mort prématurée enleva aux études historiques sur la Corse ce travailleur infatigable (a).

Ainsi le dernier effort de notre dévoué collaborateur aura été un travail pour *La Revue de la Corse* et nous lui en conserverons toujours un souvenir pieux et reconnaissant.

Sa veuve respectueuse de ses intentions, voulut bien nous envoyer ces pages, d'une écriture ferme et caractérisée, et nous lui en exprimons toute notre gratitude. Nous devons aussi des remerciements au grand éditeur Calmann-Lévy, propriétaire des droits d'auteur de la succession Mérimée, qui nous accorda l'autorisation de publier ces lettres. — A. C.

(a) Voir notice nécrologique dans la *Revue de la Corse*, No 16 (Mars-Avril 1914).

(2) Voir Lucien Piavert, *Un post-scriptum sur Mérimée*, Paris 1911, p. 33, 61, 65 ; A. Hallays, *Mérimée, inspecteur des monuments historiques*, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1911, pp. 761-786.

Ayant décidé d'inspecter la Corse, ce fonctionnaire si dévoué à ses devoirs ne se doutait pas que cette tournée qui pouvait lui paraître assez ingrate, du point de vue artistique s'entend, allait lui fournir l'inspiration d'une des œuvres qui ont le plus compté peut-être pour sa renommée littéraire.

Le 27 juin 1839, il mandait négligemment à son grand ami l'avocat anglais Sutton Sharpe : « Je pars pour la Corse après demain (1). » Ce départ fut un peu différé. Le 1^{er} août le comte de Gasparin, ministre de l'Intérieur, lui remettait une lettre, encore inédite, qu'il devait remettre en mains propres à son destinataire le sous-préfet de Bastia, M. Tiburce Morati :

Orange, le 1^{er} Août 1833

Mon cher Morati,

Voilà M. Mérimée, Inspecteur des Monumens historiques, qui va visiter votre beau pays. J'envie son sort, et je voudrais bien que le soin de mes affaires me laissât le temps de l'accompagner. La partie est remise à l'année prochaine. Vous avez peu de monumens, mais pour un homme comme lui, l'île et ses habitants valent la peine qu'il veut se donner pour les connaître. Il vous dira ce qu'il désire voir. Veuillez lui fournir de bons renseignements. Vous pouvez causer avec lui comme avec un de mes amis....

Veuillez me croire toujours, mon cher Morati avec les sentimens de la plus parfaite considération, votre bien dévoué.

GASPARIN (2)

Quand Mérimée arriva-t-il en Corse ? non pas à la fin d'août, comme l'a dit un de ses biographes, (3) mais vers le milieu du mois et à une date que l'indicateur de la compagnie de navigation permettrait de préciser. Le 8 août, il est encore à Avignon, et le 28 du même mois il écrivait d'Ajaccio à Lenormant, membre de la commission des monuments historiques : « Les gens de Bastia, ... ont des figures bien différentes (4), » ce qui implique qu'il avait débarqué à Bastia d'où il repartira quelques semaines plus tard. Il n'a pas demeuré deux mois dans l'île, mais il a bien mis le temps à profit :

« Je me suis fort amusé dans pays-ci, écrit-il de Bastia à son ami l'avignonnais Requier, et j'ai tâché de tout voir depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. » (5).

(1) Cf. *Vingt-neuf lettres inédites de Prosper Mérimée à Sutton Sharpe*, publiées par Ad. Paupe, *Mercure de France* 1^{er} avril 1911, p. 484.

(2) La lettre de Gasparin montre que la considération qui entourait Morati s'étendait au delà de l'île. Ces Corses aimables et distingués firent à Mérimée un accueil dont il ne perdit pas le souvenir comme en témoignent les lettres que nous publions.

(3) Voir *Revue de Paris*, 15 novembre 1895, p. 422.

(4) Voir *Revue de Paris*, 15 mai 1898, p. 248.

(5) Voir F. Chambon. *Notes sur Prosper Mérimée*. Paris 1902, pp. 125, 127.

Dans cette même lettre du 30 septembre il confesse que les monuments, ceux mêmes du passé celtique ne sont pas ce qui l'a le plus intéressé :

« C'est, ajoute-t-il, la pure nature qui m'a plu surtout : je ne parle pas des makis dont le seul mérite est de sentir bon et le défaut de réduire les redingotes en lanières ; je ne parle pas des vallées ni des montagnes ni des sites, tous les mêmes et conséquemment horriblement monotones, ni des forêts assez piètres, quoi qu'on en dise, mais je parle de la pure nature de l'Homme. Ce mammifère est vraiment fort curieux ici et je ne me lasse pas de me faire conter des histoires de vendettes... ».

Il signale ensuite le Sartenais au funeste coup double, son amitié avec Madame Colomba et sa fille l'enchanteresse Morgana. Il rentrera ainsi à Paris avec les matériaux d'un copieux rapport à son ministre et la tête pleine de souvenirs. Il a compris la Corse parce qu'il l'a aimée. Il a reçu une forte impression de cet étrange et beau pays où l'homme, selon lui, était encore plus curieux que la nature.

« Un esprit rebelle à toute convention, une race inflexiblement attachée à des devoirs, une âme dénuée de vulgarité », (1)

tout cela était bien fait pour séduire ce fin observateur du cœur humain. *Mateo Falcone* avait été fait de chic. Mérimée va peindre les mœurs corses d'après ce qu'il a vu et entendu en Corse : *Colomba* lui ouvrira l'Académie française.

Les quelques lettres inédites qu'on va lire, (2) n'offrent pas seulement l'intérêt de rattacher plus intimement Mérimée à la Corse. Quoique d'un contenu assez banal, lettres de remerciements, d'introduction ou de condoléances (une pourtant plus importante), elles ne laissent pas de porter le masque de l'homme qui s'abandonne moins à sa nature qu'il ne se travaille à garder un tour élégant et spirituel.

S'agit-il d'une recommandation à soutenir auprès d'un personnage important ? Transmettre cette requête, en prendre bonne note sont des expressions officielles qui ne viennent pas sous sa plume. Il affecte de considérer son influence comme de peu de prix : une chaire de collège, qu'il ne nomme même pas, sera si peu sollicitée, le jeune sous-prefet de Bastia est si estimé que ses protégés ne devront rien qu'à leur mérite. S'il demande un service important à tel de ses

(1) Voir F. Santoui, dans son analyse des *Notes d'un voyage en Corse* ; *Revue de la Corse* nos 16, 17, 18 de 1922.

(2) Elles avaient déjà été signalées par M. Lucien Pinvert (*Journal des Débats*, la *Vraie Colomba*, 19 déc. 1921, qui en possédait une copie provenant du petit-fils de « Timon ». Nous saisissons cette occasion de remercier M. Lucien Pinvert, le très érudit Mériméiste, de nous avoir permis de collationner notre copie avec la sienne et de nous avoir donné avec la plus grande libéralité la plupart des notes que l'on trouvera ici.

correspondants; à la corse, comme il le dit, il n'en conserve pas moins l'allure dégagée, à la parisienne. La citation classique, empruntée à la bonne tradition scolaire, vient égayer une discussion d'affaires : Démosthène se dresse au milieu de l'oiseuse affaire B... Au moment où Mérimée écrit, la Corse renaît sous ses yeux dans les paysages où, archéologue fervent, il a peiné parmi les ronces et les rochers, dans les usages et les conversations de ses habitants, dans les locutions mêmes de ceux-ci. Il sait la valeur spirituelle de l'allusion, il se souvient du parler corse (Sciò Morati, *Sangue della madonna*. .), il surveille ses expressions, les reprend (*j'ai porté mon cheval*).

Il n'oublie pas de sourire de la soi-disant sauvagerie des habitants, n'y observant que la *sauvagerie* des dames (Lettre à Requien). Le ton froid, impersonnel, lui répugne ; comme il parle botanique et histoire naturelle au naturaliste Requien, il parle moralité à un magistrat ou à un administrateur. C'est la manière d'un dilettante attentif à ses moindres effets, sans pédanterie toutefois. Enfin il achève de gagner son correspondant par une grivoiserie, plus ou moins ouverte, et l'on retrouve ainsi jusque dans ces quelques feuillets cette veine de *salacitas* à la manière de Rabelais, de La Fontaine, de Voltaire, que lui-même n'est pas sans avoir constatée aussi maintes fois dans l'art naïf des images de cathédrales, à Saint-Michel de Murato même, et qui s'étale parfois dans sa correspondance au point d'en désespérer l'éditeur.

Gaston COURTILLIER.

— I —

Bastia, 7 Octobre 1839.

Adieu, mon cher Monsieur Morati !

Je regrette bien de ne pouvoir vous serrer la main avant de quitter la Corse. La renommée vous dira mes tribulations à la tour de Sénèque, les pierres qui m'ont roulé sous les pieds à Ste Catherine de Sisco, la gymnastique qu'il m'a fallu mettre en usage pour porter mon cheval d'Erbalunga à Bastia (*porter* est ici au propre, et non dans l'acception figurée reçue en Corse) (1). Enfin, je remporte ma peau et mes oreilles, et je m'en vais à Livourne.

Je suis tellement pressé que je ne puis que vous prier d'agréer l'expression de ma vive reconnaissance pour votre accueil si obligeant à Bastia et à Murato. Croyez que je quitte votre pays avec peine et avec l'espoir d'y revenir. Permettez-moi de penser que vous ne m'oublierez pas tout à fait et que, si je puis vous être bon à quelque chose à Paris, vous voudrez bien disposer de moi.

Adieu encore, cher Monsieur, veuillez présenter mes respectueux hommages à l'aimable châtelaine de Murato, et recevoir, avec mes remerciements, l'expression de ma haute considération et de mon dévouement.

Pr MÉRIMÉE Paris, Rue des Beaux-Arts, 10.

(1) Porter (portare) s'emploie en Corse dans le sens de conduire.

— II —

Lundi, 3 février 1840

Mon cher Monsieur,

Mille remerciements pour votre bon souvenir. J'ai bien reçu ici la visite de M^r Capelle qui s'en va à Limoges. Il m'a dit que M. Vogin a été extrêmement malade de vos diables de fièvres. Je dis vos, car elles paraissent un produit de votre sol et nous n'avons rien de pareil à Paris. Il est vrai que nous n'avons pas les admirables jambons de Murato, auxquels je ne pense jamais sans émotion. Si M^r Vogin est encore à Bastia, veuillez lui demander s'il a reçu ma lettre que je lui ai envoyée par les Ponts et Chaussées.

Voilà donc le pauvre comte Horace remplacé à Londres. Le Roi voulait le faire nommer Maréchal, mais les Ministres n'ont pas voulu : on craint que la nouvelle de sa disgrâce ne lui fasse grand mal. Pozzo di Borgo est presque en enfance ; quant à son neveu, c'est toujours en vain qu'il essaye de faire des enfants à sa femme. Je m'en chargerais volontiers, *sangue della Madonna* !

Aurez-vous la bonté de remettre l'inclosure à M Stefanini, et de dire à M^r le Substitut qu'il est un Gascon, attendu qu'il avait promis de m'écrire et ne l'a point fait.

J'ignore ce que ses tableaux ont pu voir et je suis convaincu que c'était quelque chose de très moral. C'est vous qui ne l'êtes guère de faire de semblables suppositions.

Adieu, mon cher Monsieur. Veuillez recevoir la nouvelle expression de tous mes sentiments d'amitié bien sincère.

P^r MÉRIMÉE

Monsieur Morati

Les deux premières lettres du 7 octobre 1839 et du 3 février 1840 ne sont pas complètement inédites. Communiquées par le petit-fils de Tiburce Morati en 1881 à un journaliste parisien, ainsi qu'une troisième que nous verrons plus loin, elles avaient été publiées par celui-ci dans le *Réveil* de Lanessan (1), la seconde incomplètement (2).

Le destinataire, Tiburce Morati, sous-préfet de Bastia était digne de la considération dont fait preuve la lettre de Gasparin. Il avait fait à Mérimée cet accueil aimable, empressé, que peuvent s'imaginer tous ceux qui ont voyagé en Corse. Celui-ci sera de longues années en correspondance intime avec lui et plus tard avec son fils Maxime qui devait lui succéder à la sous-préfecture de Bastia. Ce sont là des noms presque nouveaux parmi les correspondants de Mérimée.

On notera dans la première lettre la triple allusion, aux aventures de Mérimée : Sisco, la tour de Sénèque, le chemin d'Erbalunga. C'est un procédé classique et c'est aussi un rappel

(1) Voir l'article : *En Corse*, par R. Caze, du 4 décembre 1881.

(2) Voir Jossierand. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1924, p. 87 et 88.

de ses plus récentes pérégrinations ; car la lettre à Requien du 30 sept. 1839 nous apprend que Mérimée va partir pour Murato où il retrouvera Morati pour revenir ensuite visiter le Cap Corse avant de s'embarquer pour Livourne à destination de Naples.

Il est facile de conjecturer la réponse du sous-préfet. Outre le devoir de courtoisie, il eût été peu adroit de négliger de cultiver les bons sentiments d'un correspondant si bien placé, et il est probable qu'il avait profité du renouvellement de l'année pour offrir ses vœux et demander quelques renseignements sur la politique et particulièrement sur les hommes d'Etat corses. En décembre M. Thiers avait prononcé un « discours-ministre » qui, quoique repoussé à une forte majorité, n'en avait pas moins ébranlé le ministre Soult ; pour contrebalancer l'ambition du chef du centre gauche qui se fait chaque jour plus intrigante, on a songé à détacher de lui les Doctrinaires et c'est ainsi que Guizot, lequel est très heureux de regagner les bonnes grâces du Roi, obtient l'ambassade de Londres où le général Sebastiani n'avait du reste pas fait très brillante figure depuis la réouverture de la question d'Orient.

Le *pauvre Comte* qui, après une carrière des plus brillantes (La Porta 1772, Paris 1851) représentait à nouveau depuis 1835 la Corse à la Chambre des députés, devait néanmoins soutenir cette demi-disgrâce mieux qu'on ne le craignait, et il lui était réservé, comme on sait, de vivre assez pour être témoin d'une triste tragédie domestique.

Mérimée s'affecte moins du sort de Pozzo di Borgo et de ceux qui l'entourent : n'a-t-il pas été jadis l'adversaire forcené de la France, de Napoléon, le serviteur de la Russie que l'année précédente encore il représentait à Londres ? Ce vieillard ne lui offre plus d'intérêt (1).

Le nom de Vogin ingénieur des Ponts et Chaussées à Bastia n'est pas inconnu et le répertoire des Lettres de Mérimée dressé par M. Josserand signale la conservation à Chantilly dans le legs Spœlberch de Lovenjoul de deux lettres de Mérimée au même personnage. (R. H. L. p. 88). L'une, datée de Paris 17 déc. 1839 est probablement celle dont Mérimée de mande des nouvelles. Inédite encore, elle présente deux passages qui ont été postérieurement surchargés, mais dont un réctif a permis de constater le ton « assurément un peu vif ».

(à suivre)

G. C.

(1) Voir : A. Maggiolo, Pozzo-di-Borgo (1764-1842). Paris, 1890, épuisé.

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

Journal du voyage de Boswell en Corse.

Nouvelle édition anglaise (1).

M. Roberts vient de rééditer le Journal du voyage de Boswell en Corse et il a bien fait de donner cette 5^e édition de l'ouvrage. (La 1^{re} édition parut en février 1768, la 2^e en juin 1768, la 3^e en 1769 et la 4^e en 1879).

L'originalité de cette 5^e édition, c'est qu'elle ne contient que le Voyage en Corse, le *Tour to Corsica* : la 4^e édition, donnée par Burkbeck Hill, renferme aussi les lettres d'Ers-



Boswell en costume de chef corse armé

kiné et de Boswell, et la 1^{re}, la 2^e et la 3^e édition comprennent, outre le *Tour to Corsica*, un *Account of Corsica*. Mais Johnson remarquait très justement que l'*Account* est une compilation qui n'a rien d'original et de personnel, que le *Tour* était au contraire très curieux et très agréable.

(1) *The Journal of a Tour to Corsica and Memoirs of Pascal Paoli* by James Boswell, Esq. edited with an introduction, by S. C. Roberts. Cambridge, University Press, 1925. In-8°, XVII et 110 pages. Prix : 6 sch.

On sait que le *Tour* ne serait peut-être pas né sans Jean-Jacques Rousseau. C'est parce que Boswell rendit visite à Rousseau dans sa « retraite romantique » de Motiers (*in romantick retirement*), qu'il reçut du philosophe une lettre d'introduction pour Paoli, et c'est parce que Boswell alla voir Paoli qu'il a composé son *Voyage en Corse*, sa première œuvre, car, avant d'être le Boswell de Johnson, le *Johnson Boswell*, il a été le Boswell de la Corse, le *Corsica Boswell*.

Il a du reste exposé lui-même les motifs qui le déterminèrent au Tour de Corse. Le renom littéraire, disait-il, lui semblait le premier de tous les biens, et il désirait composer un livre qui en valût la peine, décrire un pays que personne n'avait encore vu et faire dire à ses compatriotes que Boswell venait des Antipodes, connaître Paoli, l'*illustrious* Paoli, et, lorsqu'il le connut, il s'enticha de lui, il déclara que Paoli réalisait la plus haute idée qu'on pût avoir de l'homme, que Paoli était à chaque instant de sa vie un héros, que Paoli avait la grandeur et l'élévation du caractère. Enfin, Boswell souhaitait de voir un « état de nature », une « race primitive », une *prisca gens mortalium*, et quelle joie il eut en courant les bois avec les indigènes, en mangeant des châtaignes à l'ombre des châtaigniers et en buvant à même l'eau fraîche de la source ! (Mais n'oublions pas que ce jour-là les moines de Corse lui avaient donné de délicieuses grenades et une gourde de leur meilleur vin). *

M. Roberts n'a pas annoté son livre, ou à peine, et son *Introduction* est très courte, trop courte. Elle ne néglige toutefois aucun point important. Notre éditeur nous montre que ce bon Boswell se rengorge et se pavane lorsqu'il monte le cheval de Paoli ou lorsqu'il revêt l'habit corse qu'il s'est fait faire ou lorsqu'il entend dire qu'il est l'ambassadeur anglais. Il loue l'art de l'écrivain et l'éclat, la vie de ses descriptions, ses « vivid touches », ce que le récit a de pittoresque, d'attachant, et, comme s'exprime Boswell, les « locaux et simples incidents », par exemple, l'enfant de Corte que son père, le grand chancelier, envoie demander à sa mère le sceau du royaume — et Boswell se croit assis dans la maison de Cincinnatus ! — ou le voyageur anglais jouant de la flûte aux Corses, leur chantant *Hearts of oaks are our ships*, et se figurant, lorsque les paysans l'applaudissent, qu'il est un officier de recrutement à bord d'un vaisseau britannique, au milieu des matelots.

Mais M. Roberts aurait dû rappeler que Boswell a exercé sur l'esprit du jeune Bonaparte une plus grande influence que Germanes, que le lieutenant d'artillerie emprunta au *Tour to Corsica* quelques traits de ses *Lettres sur la Corse*. Le Paoli

de Boswell, ce Paoli qui fut le général de son peuple et son magistrat suprême, a sûrement hanté l'imagination de Napoléon. Est-ce Bonaparte ou Paoli qui parle lorsque le héros de Boswell dit qu'il ne lui suffirait pas d'être maréchal, qu'il a une *superbia indicibile* et le *laudum immensa cupido*, qu'il voit devant lui la haute cime de la gloire et que, s'il tombe, il aura fait pourtant une grande tentative, *magnis tamen excidit ausis?* (1)

De même, M. Roberts aurait dû évoquer le nom de Mirabeau. Le futur orateur de la Constituante prit part en 1869 à l'expédition de Corse et il se distingua, car un jeune officier, écrit-il, pouvait dans cette guerre de détachements montrer ce qu'il valait. Il venait d'être nommé sous lieutenant dans l'infanterie de la légion de Lorraine commandée par Vioménil, et Vioménil avait su le prendre par la douceur et le raisonnement. Or, Mirabeau, *animal scribax*, fit alors sur la Corse un travail très incorrect, mais chaud et véridique. L'ouvrage a disparu : il retraçait les dernières années de l'histoire corse et contenait, comme les publications postérieures de Mirabeau, une foule de détails sur une foule de sujets, notamment sur la culture des terres. Ces détails, nous pouvons l'affirmer sans crainte, étaient, à la Mirabeau, puisés de toute part. Sûrement, celui que son père appelait la pie des beaux esprits, avait pillé Germanes, Boswell et plusieurs autres. Et Mirabeau a nommé quelque part Boswell « le fanatique enthousiaste ». Ce qui prouve qu'il n'avait pu lire le Boswell sans s'indigner de l'engouement de cet Anglais pour Paoli et les Corses.

Nous n'en voulons pas à un étranger de ne nous avoir rien dit de Mirabeau et de Napoléon à propos du *Tour to Corsica*. Ce que nous louons chez M. Roberts, c'est d'avoir montré dans son introduction — toujours avec trop de brièveté et comme en passant — que Boswell « aviva en Angleterre la flamme de l'enthousiasme pour Paoli et ses compatriotes ». Dans le *Tour to Corsica*, en effet, Boswell qui fut souvent la dupe de son imagination, ne cesse pas d'appeler de ses vœux « une étroite union entre le brave Corse et le cordial et généreux Anglais » (p. 55). Par malheur, une année après la publication du *Tour*, en 1769, la France conquiert la Corse, et l'Angleterre n'intervint pas. « Nous ne serons pas assez sots pour faire la guerre, avait dit lord Holland, parce que M. Boswell a été en

(1) Lorsque à la fin d'avril 1793, dans le projet de pétition à la municipalité d'Ajaccio, Bonaparte dit : « Notre devise est celle que prit un peuple autrefois puissant » : *nous périssons si nous nous heurtons*, il cite sans doute une ligue du chapitre III de l'*Account* de Boswell : « La devise des sages Hollandais, *frangimur si collidimur* ».

Corse ». Mais Boswell avait fait campagne dans son propre pays en faveur des Corses ; il avait organisé une souscription en Ecosse ; il avait prêché pour eux en Irlande ; il avait paru en 1769 à la fête annuelle de Shakespeare à Stratford-sur-Avon et dans une audience de Chatham dans le costume d'un chef corse tout armé.⁽¹⁾ Ce costume, M. Roberts a eu l'ingénieuse idée de l'exposer à nos yeux, et nous l'en remercions. La gravure qui précède le volume, représente Boswell, digne et grave, *in the dress of an armed Corsican chief!* ⁽²⁾

Arthur CHUQUET.

ÉTUDES HISTORIQUES

La Corse de 1768 à 1789

Thèse de doctorat par M. Louis Villat. (3)

Le deuxième volume de l'ouvrage de M. Louis Villat ne le cède en rien comme intérêt au premier. Il en offre les mêmes solides qualités, la haute conscience, la même prodigieuse érudition, la même richesse de documentation, toutes qualités qui entraînent d'ailleurs leur contre-partie, un peu trop d'abondance en maints endroits, de broussailles, mais il en est de cette broussaille comme de notre maquis, il s'en exhale un parfum tel qu'on ne regrette pas de s'y attarder.

Nous avons dit du premier volume qu'il eut gagné à être élagué quelque peu; nous le redirons à propos du second qui est même un peu plus abondant, mais à la vérité, nous serions, fort embarrassé nous-même si l'on nous chargeait du travail. Il y a assurément trop de choses dans ce gros livre, mais lesquelles ? Peut-être que, mis au pied du mur, nous ne nous trouverions pas capable de le dire.

(1) Ce cliché inédit, que *The Cambridge University Press* a bien voulu nous prêter, figure en tête de cet article.

(2) Lire partout, à la fin du volume, Marbeuf et non *Marbœuf* et p. 100 Boissieux et non *Boissieu*. P. 65 il faudra corriger une faute de français commise par Boswell et lire « un catalogue raisonné » au lieu de *une catalogue raisonnée*. A propos du costume corse de Boswell, il sied peut-être de rappeler que le jeune lieutenant d'artillerie Bonaparte propose ou veut proposer au club d'Ajaccio au commencement de 1791 de donner à Mirabeau un costume corse. « Il faudrait, écrit Bonaparte à Fesch (Serves, près Saint Vallier en Dauphiné, 8 février 1791) que la Société patriotique fût présent d'un habillement complet corse à Mirabeau ; c'est-à-dire d'une barrette, veste, culotte et caleçon, cartouchière, stylet, pistolet et fusil ; cela ferait un bon effet ».

(3) Suite, voir l'analyse du premier vol. au N° précédent.

Ce second volume compte 420 pages et des appendices. Le titre marque les deux grandes divisions du travail : I. Le Despotisme éclairé ou la Régénération de la Corse ; II. Le don de la Corse à la France.

Dans le premier, cinq grands chapitres embrassent chacun une branche de l'activité sociale : Le règne de l'ordre ; la Finance de la Corse ; la colonisation agricole ; la création de la Corse ; la Bienfaisance éclairée et l'Instruction publique.

Dans le second, plus bref et qui est comme le dénouement, c'est l'étude des préludes de la Révolution en Corse, les Elections aux Etats Généraux, les cahiers de la Corse et son incorporation définitive dans la Nation française.

« Le triomphe de Marbeuf, dit M. Villat, marque dans l'histoire de la Corse une date essentielle. Son maintien en Corse a une signification bien précise. C'est la stabilisation administrative, la fin des tâtonnements et des troubles, et, dans la tranquillité reconquise, le point de départ de besognes fécondes ». Et c'est très exact. De 1764 à 1786, date de sa mort, c'est sa pensée qui anime l'administration française, mais c'est depuis 1775 qu'il est vraiment le chef, le maître incontesté et cette unité de vues et de direction pendant onze années sera pour la Corse un bienfait.

Si, de nos jours, tant de choses qui semblent faciles à accomplir, restent si longtemps à faire, c'est que l'administration est en perpétuelle instabilité. La Corse est loin, les préfets qui y vont, eussent-ils les meilleures intentions du monde, ont une pensée qui domine toutes les autres, celle d'en partir bien vite et c'est ainsi que rien ne se fait. Marbeuf, lui, eut la durée — et aussi la volonté d'agir — c'est ce qui lui a permis de faire tant de choses dont M. Louis Villat nous a tracé l'intéressant tableau.

Le premier chapitre nous donne la physionomie administrative de la Corse, administration assez compliquée avec ses Etats, sa commission des Douze, ses juridictions royales et ecclésiastiques, ses sièges d'amirauté, et, au-dessus, son Conseil supérieur qui fait figure de Parlement, et où, à côté des deux grands noms de Marbeuf et de Boucheporn, on voit se dessiner l'intéressante figure de Laurent Giubega, greffier en chef des Etats, dont Marbeuf écrit qu'il est sans contredit de tous les CorSES, « celui qui a le mieux mérité du gouvernement royal ».

D'intéressants détails qu'il était indispensable de mettre au jour viennent à l'appui des grandes lignes du chapitre. On préférerait toutefois les trouver dans des études particulières plutôt que dans un grand récit d'ensemble qu'à notre avis ils alourdisent quelque peu.

Par contre nous lisons avec infiniment d'intérêt la correspondance jusqu'ici inédite échangée entre Marbeuf et M. de Ségur au début de 1783 et qui est la preuve la plus évidente du souci que prenait le gouvernement royal d'organiser la Corse, d'y établir un « ordre social » harmonieux où toutes les forces de la province seraient utilisées et tendues vers le bien général. Il y a là des considérations piquantes sur le nombre exagéré des religieux mendiants « qui pullulent en Corse, sont absolument perdus pour la population et l'agriculture, qui ne donnent rien à la Société et prennent au contraire une part considérable des revenus du peuple. » On y voit M. de Ségur renchérir sur Marbeuf qui lui-même avait renchéri sur Chardon et l'on voit une fois de plus comme il faut être prudent quand on parle du « cléricatisme » du Gouvernement royal de l'ancienne France.

Marbeuf et Ségur entament également de longues controverses sur la nécessité d'avoir une noblesse corse fortement constituée, sur les moyens de l'établir, de la rendre indiscutable. Et voici encore une exposition fort remarquable sous la plume de Marbeuf de la question de la constitution de la propriété corse, de la délimitation des communautés, de la police des campagnes, des projets de dessèchements, et de leur réglementation. Tout ce qui intéresse la Corse est ainsi passé en revue de manière magistrale. Rien que cette correspondance suffirait à établir de façon indiscutable que le gouvernement royal, que ses plus éminents représentants, ont eu la volonté arrêtée de faire le bien de la Corse, que toutes leurs préoccupations, que tous leurs efforts ont tendu vers ce but.

Sans doute, Marbeuf et Ségur pensent-ils que sur ces questions il n'est pas absolument indispensable de consulter toujours la province — encore trop peu éclairée sur ses véritables intérêts — et qu'on peut agir sans elle dès l'instant que ce que l'on se propose de faire « a pour but l'intérêt général ». C'est à proprement parler du despotisme, mais comme l'a fort justement écrit M. Louis Villat, c'est du « despotisme éclairé » et en matière d'administration c'est le plus souvent la meilleure manière d'obtenir des résultats.

Un chapitre sur « la Finance », qu'elle soit de Corse ou d'ailleurs, est forcément aride pour la généralité des lecteurs, mal préparés à ces sortes de dissertations. Le travail de M. Louis Villat a échappé à cette aridité dans toute la mesure où il était possible de le faire. Du long chapitre qu'il consacre à « la Finance de la Corse », appuyé de chiffres qu'il est indispensable de connaître, et où il passe en revue la subvention en deniers, puis la subvention en nature et enfin les

nombreux impôts directs et indirects qui atteignaient la population, il ressort très nettement que là encore la monarchie française a fait à l'égard de la Corse tout son devoir et usé d'une politique loyale, dont le pays, après sa mise en exploitation réglée par Gènes, a apprécié la modération, sans bien entendu, le reconnaître. M. Louis Villat l'a fort justement indiqué en tête de son chapitre encore qu'à notre avis c'en eût dû être la conclusion. « Nulle part peut-être, écrit-il, en face de la résistance du peuple corse, de ses doléances multipliées, de sa force d'inertie, elle ne manifesta plus de tolérance et de souplesse. Elle écouta les plaintes et, patiemment, elle chercha le système le moins onéreux et les modalités les moins lourdes. Des instructions continuelles attestent sa sollicitude et, par delà les variétés dans l'application, la fermeté des principes auxquels elle s'attacha. Elle ne voulut pas que ses nouveaux sujets, haussés à la notion du devoir fiscal, aient à souffrir de l'inégalité et de l'arbitraire ; elle organisa un impôt égalitaire, proportionné aux facilités contributives de chacun et devant lequel il n'y eut point de privilégiés ».

Le chapitre IX traite de « la Colonisation agricole ». Il débute par un intéressant tableau de ce qu'était une fortune corse vers 1780. Les contrats de mariage sont ici l'élément d'information le plus certain et le plus curieux. De leur lecture il ressort bien que la propriété terrienne est l'élément essentiel — le seul pourrait-on dire — de la fortune privée en Corse. C'est même ce qui permet à presque tous les Corses de pouvoir se dire propriétaires. Et c'est pour cela que M. Villat note après Pommereul, et après l'abbé Gaudin « que les habitants sont moins malheureux que la plupart de ceux de nos campagnes. » Mais ce n'est là qu'une apparence, et les Corses sont des propriétaires bien misérables. En dehors de leurs terres et de leurs maisons — et quelles maisons ! — ils n'ont généralement rien, ou presque, comme meubles ou comme objets mobiliers.

Aussi l'attention royale se porte-t-elle sur la terre. C'est sur elle que le système fiscal sera fondé et pour en connaître la valeur et la répartition, elle va faire confectionner le Terrier de la Corse, opération considérable qui permettra d'établir sur des bases sérieuses le régime de la propriété en Corse, mais qui n'ira pas sans quelques erreurs dans lesquelles — M. Villat n'a peut-être pas assez insisté sur ce point — il faudra chercher un peu plus tard les raisons de bien des mécontentements.

Mais l'administration française n'a pas en vue que la rentrée des impôts, elle vise aussi au relèvement agricole du pays et par cela même, d'ailleurs, elle s'assurera des profits nou-

veaux. On voit ici les efforts de M. de Boucheporn pour remédier aux disettes résultant de l'insuffisance de l'effort individuel, les encouragements qu'il prodigue à ceux qui s'efforcent d'améliorer ou d'innover. On le voit s'entourant de renseignements, écoutant attentivement les vœux des députés de provinces, instituant des enquêtes, favorisant le défrichement, le dessèchement des marais, complétant l'éducation agricole, s'efforçant d'obtenir une meilleure utilisation du sol et un meilleur rendement. Certes il y avait tant à faire dans les différentes branches de l'activité agricole qu'on peut citer une foule de cas où les tentatives les plus louables échouèrent. Les habitudes, les mœurs formaient des obstacles souvent invincibles. Ce ne fut pas la faute de l'administration si les initiatives les plus heureuses se heurtèrent à l'hostilité de voisins envieux ou jaloux, si, en dépit d'ordonnances fort sages, les chèvres continuèrent à divaguer et à détruire les récoltes, les bergers à incendier le maquis et les forêts, si les Corses eux-mêmes mirent si peu d'empressement à profiter des avantages qu'on leur offrait. Mais c'est à l'infini qu'on pourrait citer les cas d'interventions heureuses où s'est affirmé d'indiscutable manière le souci constant de faire le bien, de relever le pays des ruines accumulées par des siècles de guerre.

Le chapitre X porte le titre « La Création de la Corse » qu'il emprunte à un excellent mémoire anonyme de 1775 où l'auteur s'exprime ainsi : « La Corse est un pays qu'il faut créer et qui est susceptible de l'être à certains égards. Il est donc d'une saine politique de semer dans un moment pour recueillir dans l'autre. »

M. Villat, dans ce chapitre a fort bien exposé la question de la colonisation étrangère en Corse et si l'on connaissait les essais de peuplement grec, on connaîtrait assurément moins les tentatives faites pour attirer dans l'île les Lorrains et les Canadiens, tentatives qui échouèrent d'ailleurs complètement. Très intéressantes — et concluantes — les nombreuses mesures individuelles qui favorisent l'introduction des étrangers en Corse et accordent des primes avec la naturalisation. Efforts constants également de l'administration pour développer les manufactures, les industries textiles, et l'on pourra voir dans ce chapitre les avatars du sieur Brueys qui avait entrepris de doter la Corse d'une industrie de la soie et qui y fabriqua effectivement en 1776 les deux premières paires de bas de soie sorties d'une manufacture corse, ceux du sieur Jaquier qui voulait fonder un établissement « pour la filature, teinture et peinture de différentes étoffes en coton et en fil comme draps de coton, mouchoirs et

cotonne en couleur façon des Indes », ceux du Génois Cortesi qui a un projet de manufacture de filasse, ceux du sieur Pacot-Dyenne qui a établi une fabrique de toile, les tribulations de vingt autres. Tous finirent par échouer mais ce qu'il faut retenir, c'est la sollicitude constante, du gouvernement, ses interventions multiples en faveur de ces courageuses initiatives, les avances de fonds qu'il fit, les primes et les exemptions de droits qu'il accorda.

Pour faciliter le développement de l'île où les villages, séparés les uns des autres vivent d'une « vie ralentie » et dans un isolement qui rend inutile le développement d'une culture ou d'une industrie quelconque, l'administration française s'emploie activement à l'établissement et à la réparation des ponts sur les torrents, à la création de chemins et de routes et si ce qui fut fait nous paraît peu de chose aujourd'hui où nous allons partout commodément et sans entraves, souvenons-nous qu'il n'y avait alors en Corse absolument aucun autre chemin que des sentiers à peine tracés où l'on ne pouvait marcher deux de front.

Ce long chapitre X est à coup sûr l'un des plus intéressants de l'ouvrage : on y trouvera les arguments décisifs à opposer à ceux qui disent, contre toute évidence, que la France n'a rien fait pour la Corse. S'ils objectent que de tant d'efforts tentés ou d'idées agitées il n'est resté souvent que des espérances déçues, nous dirons avec M. Louis Villat que ce n'est pas en vain que les intendants de Corse et les Etats ont collaboré et que les idées de liberté économique ont été répandues, que le lent travail qui devait hausser la Corse vers le progrès ne devait pas s'accomplir sur une table rase, mais en luttant contre le legs du passé génois et contre la nature. Et nous ajouterons avec lui : « Ceux qui connaissent la Corse ne s'y trompent point et ne demandent point d'immédiates et vaines réalisations. Nulle transformation économique ne peut être l'œuvre d'un jour et, plus que toute autre province française, la Corse doit être une création continue. »

Le dernier chapitre du Livre II a trait à « La Bienfaisance éclairée et aux progrès de l'Instruction publique ». « Pour assurer, dit M. Louis Villat, la francisation complète de la Corse, les commissaires du roi s'instituant les bienfaiteurs éclairés des pauvres, des malades et des orphelins, veillant à la santé publique et à l'hygiène des villes, favorisant le développement des écoles et la propagation de la langue française, ont donné une vigoureuse impulsion aux œuvres charitables et commencé d'organiser une instruction publique. » Et cette affirmation est illustrée par une foule de faits. Pour l'assistance, c'est le développement donné aux monts-de-piété, ce

sont les efforts tentés pour faire revivre l'œuvre de la dotation des jeunes filles pauvres d'Ajaccio, la sollicitude vingt fois marquée pour les hôpitaux où rivalisaient de dévouement Mme de Marbeuf, le comte de Beaumanoir et tant d'autres, pour les enfants trouvés. Mêmes efforts continuels pour l'amélioration de l'hygiène, la défense sanitaire de l'île. Le gouvernement ne reste étranger à rien de ce qui peut atténuer la misère et la souffrance. Et, comme il veut aussi « conquérir l'esprit des Corses et leur faire aimer par raison la grande nation dont ils sont devenus les membres » il s'emploie à développer le goût inné qu'ils ont pour la culture intellectuelle et la grande facilité qu'ils ont pour apprendre. On lira avec fruit dans le chapitre XI les détails de cette lutte « contre l'ignorance et pour la conquête des esprits ». Et si le temps et l'argent ont manqué à la monarchie pour réaliser tous ses desseins sur l'instruction publique, il faut savoir reconnaître les résultats indiscutables où elle est parvenue. M. Louis Villat les a mis en pleine lumière et, à moins d'être de parti-pris, on est obligé de reconnaître avec lui que la langue française était à coup sûr plus répandue en Corse après vingt ans que dans le Béarn où Boucheporn sera intendant en 1785, et en Alsace où après un siècle, l'allemand était encore la langue officielle.

Et nous voici maintenant au Livre III et dernier qui est l'aboutissement attendu de l'ouvrage. M. Villat nous a montré jusqu'ici la monarchie française accueillant la Corse dans la grande patrie française, se penchant sur elle avec sollicitude, s'employant à lui donner la paix, à la relever de ses ruines. Voici maintenant la Corse reconnaissante, ayant enfin trouvé sa voie et se donnant librement à la France.

Nous assistons d'abord aux péripéties qui marquent le choix des successeurs de Marbeuf et de Boucheporn et aboutissent à la nomination du vicomte de Barrin et de M. de la Guillaumye. Quelles que soient leurs qualités personnelles, ni l'un ni l'autre ne valent leurs prédécesseurs et les à-coups de l'administration française vont se multiplier.

Le personnel de second plan est moins scrupuleux, les représentants du roi font plus d'affaires, les militaires se font plus arrogants et les bonnes intentions du pouvoir n'arrivent pas toujours jusqu'à réalisation, elles sont trop souvent faussées et le peuple qui a placé tous ses espoirs dans la France, qui a peut-être espéré passer trop vite du chaos à la paix et à la prospérité, et de l'oppression à la liberté, ressent profondément de trop nombreuses déceptions. Il y a des causes répétées de mécontentement. M. Villat les a signalées, un peu brièvement à notre avis, ou, plus exactement il a dévelop-

pési complètement les chapitres précédents qu'il semble bien qu'ici, il faille lui faire le reproche d'avoir été sinon moins complet, du moins un peu moins abondant.

Les Etats généraux, les opérations électorales et les cahiers de la Corse font, par contre l'objet d'une étude très détaillée. Nous remercierons l'auteur de nous avoir fait l'honneur de nous citer à plusieurs reprises et même de nous avoir rectifié sur quelques points. L'Histoire n'est point immuable et ce qui fait le charme de son étude c'est qu'elle se complète, se modifie et se découvre tous les jours. Les troubles qui, dans différentes localités, marquèrent les mois suivants nous ont paru également un peu trop sommairement indiqués. En les rapportant dans leurs détails, en soulignant davantage le rôle pusillanime du vicomte de Barrin, on eût mieux vu à notre sens, le caractère véritable de la révolution corse à ses débuts et, on nous excusera d'en parler ici, nous nous proposons de publier là-dessus, très prochainement, une étude qui viendra d'ailleurs, en la complétant, confirmer la thèse soutenue par M. Villat.

En 1768, la Corse épuisée, qui avait besoin de paix, de sécurité, d'un travail fécond et réparateur, s'était abandonnée à la France, et la monarchie paternelle lui avait donné, dit avec raison M. Louis Villat, « sinon complètement, du moins dans une large mesure le repos nécessaire, l'ordre, la régularité dans l'administration. Elle avait encouragé l'agriculture, créé des industries, revivifié le commerce, ouvert des routes, mieux aménagé les ports, multiplié et mieux pourvu des hôpitaux. De ces avantages qu'elle avait su apprécier, elle s'était montrée reconnaissante. » Et, maintenant que le souffle révolutionnaire venait à elle, elle aussi, éprise de liberté, d'égalité et de justice, — et depuis plus longtemps — se donnait avec tout son cœur et de tout son enthousiasme à la France révolutionnaire. L'excès même des promesses qu'on lui fit alors, des espérances qu'on lui donna, en même temps qu'on s'efforçait de décrier l'œuvre de la monarchie, amenèrent par la suite quelques flottements et comme une « rupture d'équilibre entre le souci des intérêts insulaires et la préoccupation des événements de France ». La Corse s'en trouva comme « emportée hors d'elle-même ». Mais elle ne tarda pas à se ressaisir. Si elle cherche, depuis, et en tâtonnant à rétablir cet équilibre, il ne s'agit plus, dit excellemment M. Villat « de savoir si elle est française. Elle l'est, et définitivement, et, quelle que soit la forme que puisse revêtir dans l'île tumultueuse, pauvre et méconnue, un mécontentement souvent légitime, elle est bien « partie intégrante » du territoire français et de l'âme française ».

Le livre de M. Louis Villat se ferme sur cette conclusion profondément vraie. Louons l'auteur d'y être arrivé par une démonstration aussi solidement établie et aussi convaincante. Sans doute entendra-t-on encore des voix discordantes. Il n'est pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre, et ils ont peut-être pour cela des raisons que la raison ne connaît pas. Du moins faudra-t-il désormais qu'ils se donnent beaucoup de mal pour établir leur bonfoi et leur désintéressement.

Emile FRANCESCHINI.

ETUDES HISTORIQUES

✱

Un livre au pilon.

Eclaircissements (1).

Une question est posée : *Les Ragguagli d'Orazio Buttafuoco* sont-ils vraiment d'inspiration corse ? Ne sont-ils pas plutôt d'inspiration génoise ?

La réponse se trouve dans la correspondance de Carlo Bernabo et dans le livre lui-même.

Carlo Bernabo, qui était à Rome le représentant officiel de la République de Gênes, avait fait savoir au Sénat qu'un livre s'imprimait en faveur des Corses contre la République. Dans une lettre du 28 avril 1731, il annonce que le livre est imprimé, qu'il en a fait interdire la mise en vente, et qu'il suffira de vingt-cinq ou trente écus pour désintéresser l'imprimeur. En attendant, tous les exemplaires tirés sont entre les mains du maître du Sacré Palais. Dans une lettre postérieure il annonce que le tirage est passé dans ses mains, à l'exception d'une vingtaine d'exemplaires passés aux mains d'autant de Génois (*Sudditi Nazionali*). Le 2 juin, il envoyait le manuscrit des *Ragguagli* au Sénat, qui voulut avoir aussi tous les exemplaires imprimés, et l'expédition lui en fut faite sans tarder. — Pour Carlo Barnabo les *Ragguagli* ne sont donc pas d'inspiration génoise. Bien au contraire.

Venons au livre lui-même. Il n'y faut pas chercher une attaque directe contre la République Sérénissime. Une telle attaque était impossible à publier, soit à Rome, soit ailleurs. S'y prenant de façon détournée, Ginestra avait imaginé de publier un recueil de documents. Son livre est cela, avant tout. Les requêtes des Douze, le Manifeste de la nation, les Concessions Veneroso, les lois promulguées à Corte, en constituent le fond. Il n'écrivit, lui, que pour rendre ces documents compréhensibles ; son œuvre personnelle pourrait s'appeler introduction ou commentaire.

(1) Suite de l'article paru, sous le même titre, dans les numéros 30 et 31 de la *Revue de la Corse*.

Le livre ainsi composé aura chance d'échapper à la censure, et n'en aura pas moins d'autorité. On a pu se faire une idée des accusations contenues dans les requêtes des Douze. Le Manifeste n'est pas moins vif. Il relève l'incurie du gouvernement, l'injustice des ministres et l'impunité dont ils jouissent pour leurs méfaits. Il signale les mauvais traitements infligés aux trois ordres de la nation et les condamnations qui les mènent, sans forme de procès, au pilori, à l'exil, aux galères.

« *Abietti i nobili, oppressi i poveri, e disprezzati gl'ecclesiastici, sono stati costretti tentav di scuotere ad ogni costo quel giogo che ora mai si era reso insopportabile* ».

Ce n'est pas Ginestra qui parle ainsi, ce sont les documents.

Après les documents corses, un document génois pour faire équilibre. Mais les Concessions Veneroso, en dépit de leur longueur, n'infirment en rien le réquisitoire qui précède ; les accusations demeurent, par conséquent.

L'introduction faisait connaître ce qui avait provoqué ces écritures. Les représentants élus de la nation, les Douze, avaient consenti pour dix ans un impôt supplémentaire de treize sous, 4 deniers. Les dix ans écoulés, le Sénat, de sa seule autorité, avait prorogé la perception de cet impôt pour une période de cinq ans. C'était contraire à la Constitution. Les Douze protestaient, les populations refusaient de payer et se montraient prêtes à tout subir plutôt que de céder. Une telle résolution était fondée sur la justice : *piantata a loro credere, sù fondamento e principii di giustizia*. Ils le croient, et les explications données par Ginestra nous le font croire aussi. Signe qu'elles sont bien d'inspiration corse.

A vrai dire, ces explications paraissent d'un homme étranger à nos intérêts. Le Corse ne se montre pas ; bien plus, il s'affuble d'un pseudonyme et s'associe un génois qui agit en son nom. Ce déguisement, cette compagnie et le ton désintéressé sont là pour dépister la censure et lui cacher le but qu'il a en vue.

Poursuivant son récit, le caporal Buttafuoco nous conduit par deux fois à Bastia. L'invasion de Terravecchia par une foule sans chef est une triste page ; l'attaque de la ville par une armée soudainement levée est toute autre chose. Maîtres de Monserrato et de St Antoine, les révoltés n'avaient que deux pas à faire pour s'emparer une seconde fois de Terravecchia. Les généraux préférèrent s'arrêter et provoquent un armistice. Terravecchia est par là préservée des horreurs qu'elle redoutait ; les Génois sont obligés de subir

les conditions qui leur sont imposées. La supériorité apparaît avec tant d'éclat, qu'un Génois ne pouvait songer à la proclamer aux yeux de l'univers. Les Corses, au contraire, devaient songer à publier leur victoire et, si difficile que cela fût, la chose méritait d'être tentée. Les Ragguagli ne s'en tiennent même pas à la victoire, ils nous montrent le nouveau gouvernement à l'œuvre, et donnent tout au long le texte des lois qui furent promulguées pour le bien du pays. Une telle idée ne pouvait venir qu'à un Corse.

II. Allons plus loin. L'armistice devait être un acheminement à la paix. On avait pris quatre mois pour en régler les conditions. Le Sénat avait désigné pour cela deux commissaires, qui arrivèrent à Bastia dans les premiers jours de mars. Le major Gentile, qui commandait la place, se hâta d'un donner avis aux généraux Corses. « C'est le moment de s'entendre et de tout régler ; ne laissez pas passer l'occasion. » — Nous ne demandons pas mieux, répondirent les généraux.

Mais en dépit de ces bonnes paroles, l'accord était difficile à réaliser. Les Corses avaient des visées très-hautes, et les commissaires comptaient se tirer d'affaire à bon compte : pardon aux rebelles, remise d'une année de tailles, et quelques satisfactions analogues. Venus moins pour traiter, que pour décider en souverains, ils accordaient sauf-conduit général, pour que tous pussent se présenter à eux et faire entendre leurs doléances. C'était méconnaître la clause de l'armistice qui accordait à tout corse pleine liberté de se rendre à Bastia : c'était s'adresser directement aux particuliers, et passer par dessus la tête des généraux. Ceux-ci répondirent en interdisant aux Corses l'approche de Bastia. Dans ces conditions, l'armistice conclu le 25 décembre risquait d'être dénoncé purement et simplement le 25 Avril. Il importait que, la rupture survenant, l'étranger connût de quel côté était le bon droit. Les documents et les commentaires qui composaient les Ragguagli d'Orazio Buttafuoco étaient destinés à cela. C'était donc bien un livre d'inspiration corse, et c'était bien pour cela que le représentant génois en avait poursuivi la suppression. Les précautions prises pour en assurer la publication, s'étaient trouvées insuffisantes : et juste au moment où l'armistice expirait, le manuscrit et le tirage ne se trouvaient plus chez l'imprimeur. Le caporal Orazio Buttafuoco, de son vrai nom Pier Simone Ginestra, prit alors le chemin de la Corse et vint débarquer à *foce di Golo*.

III. Mais les Ragguagli d'Orazio Buttafuoco n'ont-ils pas été publiés à Lucques en 1731, chez Marescandoli ? On l'affirme, et je n'ai pas de raison pour ne pas le croire. Ginestra n'ayant pas réussi à Rome, a pu très bien tourner ses regards

d'un autre côté. Lucques, qui était la capitale d'un état minuscule, possédait une imprimerie, et n'avait pas de représentant de la République. Il pouvait là plus facilement qu'ailleurs échapper aux tracasseries de l'ennemi et réaliser son projet.

Le prêtre de la mission qui avait eu la main dans cette affaire, obligé de parler, déclara, sous la foi du serment, que Sartorio et Ginestra vivaient ensemble, que Sartorio lui avait apporté le manuscrit, cahier par cahier, qu'il tenait de Ginestra : *dal quale aveva avuto e copiato in parte il manoscritto che mi porto*. Cela veut dire que Ginestra et Sartorio avaient mis tous deux la main à l'œuvre. Le manuscrit, en effet, n'est pas d'une seule main ; les deux écritures se distinguent parfaitement. Cela veut dire, par conséquent, qu'il y avait un manuscrit d'après lequel se faisait la transcription destinée à l'imprimeur, et que ce manuscrit original, resté aux mains de Ginestra, a pu très-bien servir à l'impression qui fut faite à Lucques, chez Marescandoli...

Mais, publiés ou non, les Ragguagli d'Orazio Buttafuoco ne sont pas connus. Ils méritent de l'être, non pour les documents qui en faisaient jadis le mérite principal, et qui sont aujourd'hui du domaine public, mais pour la façon dont ils exposent le début de la Révolution, pour le récit qu'ils nous donnent de l'invasion de Bastia par les paysans, et pour celui des événements qui aboutirent à l'armistice du 25 décembre 1730. C'est ce qu'on a voulu signaler dans « *un livre au pilon* ».

DOM PH. MARINI O. S. B.

LES POÈTES CORSES

MAISTRALE

Qui ne connaît, en Corse, Maistrale ? Son large feutre noir, son costume fidèle à la tradition locale — qu'il soit de velours côtelé ou mieux encore de cet inusable drap de poil de chèvre dont le poète rêve de ressusciter l'industrie —, sa haute taille et sa forte carrure, sa figure puissante et souriante, sont populaires dans les villes et les hameaux.

Car Maistrale n'est pas de ces rimeurs qui, dans leur bureau, chantent au ralenti et peinent à ajuster, limer et polir des vers qui sentiront le renfermé et l'huile des veilles ; il est plutôt le poète à la mode homérique ou troubadourienne, l'aède primitif puisant directement l'inspiration aux sources de la nature, et chantant volontiers lui-même, quand l'occasion se présente, les vers qu'il vient de composer ou ceux que l'écriture a déjà fixés dans leur forme définitive. Tantôt à Ajaccio, organisant des représentations corses au profit de l'œuvre des enfants à la montagne, tantôt à Evisa (1) ou dans son domaine de Porto, tantôt à Bastia, où il compose la com-

(1) A Ajaccio : *Aria o Corsi ! — Una Ciucciada*. A Evisa « *Camping Maistrale* » de l'été 1922.

plainte d'un condamné à mort, tantôt à Bastelica où il fait chanter par un chœur d'enfants son *Innu di Sampieru*, tantôt à Vizzavona, charmant les estivants par son esprit et ses chansons, tantôt à Aïtone, où il salua en langue corse le Président Millerand, partout Maistrale a passé et chanté, partout il a fait rire ou pleurer, car il sait toucher toutes les cordes.

Ses vers et sa prose sont répandus aussi par la presse ; Maistrale a même une tribune dans l'édition locale du *Petit Marseillais* ; il y donne régulièrement des « Lettare da u Paese » qui apportent à tous les Corses « di fora » un surcroît de nostalgie et en même temps un baume parfumé comme le maquis au printemps. Qu'il écrive à son fidèle Lumbri-gone, à ses « parenti stretti » ou à ses amis anonymes, qu'il leur raconte les menus incidents du village ou les potins de la ville, qu'il expose la situation politique ou recommande la plantation lucrative du cédratier, qu'il s'amuse à rechercher la généalogie du président Harding, Corse parce que né à Corsica, ou celle du président du Chili, originaire de Piana, puisqu'il s'appelle Alessandri, toujours il a le mot amusant, l'anecdote savoureuse, la langue pittoresque. Ces lettres réunies en volume suffiraient à faire la gloire d'un félibre.

En attendant nous avons dans *Risa e Canti*, parus il y a un an (1) l'essentiel de la production de Maistrale qui jusqu'ici se trouvait dispersée en divers opuscules et périodiques, depuis son journal *A Corsica* qu'il envoyait gratuitement aux Corses du front, jusqu'aux quotidiens de l'île, depuis la mince plaquette des *Canzone Corse* jusqu'à ses chansons imprimées sur feuilles volantes. Dans ce volume — comme dans l'œuvre de Maistrale en général — tous les genres sont représentés. L'élément satirique est le plus important ; l'auteur répète volontiers : « gattiva lingua cume a meia un ci n'è in Corsica » et cette boutade ne signifie qu'une chose : c'est que Maistrale est le prince de nos poètes satiriques, le dépositaire le plus digne de l'héritage de Grossu Minutu, d'Ortoli de Tallano (2) et de quelques autres précurseurs. Satire locale, satire psychologique ou générale, il les cultive toutes avec brio. Pour la satire locale, voyez des pièces comme *Chidazzu e Piana*, *Par fà piove*, *A Letia* (publié à part) où le poète fait parler des habitants de tel ou tel village avec leurs passions municipales, leur esprit de clocher, et jusqu'à leur prononciation particulière (celle de Piana par exemple). Si nous en croyons Maistrale, les Létiais sont fu-

(1) 1 vol. petit in-8, 120 pages, 2 col. avec portrait : 5 fr. franco 5 fr 75.

(2) Voir *Revue de la Corse*, n° 14 (mars-avril 1922).

rieux contre lui parce qu'il a mis en scène la vieille rivalité entre les hameaux de Saint-Roch et de Saint Martin ; les habitants de Chidazzu, de Piana et de Cargèse pourraient invoquer les mêmes griefs. Santu Casanova avait déjà connu ces froissements après la publication de *Spanettu*, (1).

Maistrale s'est fait — dit-il — d'autres ennemis par ses satires de certaines catégories sociales : le cantonnier qu'il dépeint comme un paresseux incapable de verser une seule goutte de cette sueur devenue proverbiale par sa rareté :

*E la pala imbruttaria
Buttine e riputazione.*

le meunier peu scrupuleux qui

*Si serve di duie mane
Una piglia e l'altra fura.*

le berger toujours prêt à se plaindre du temps, à vendre l'eau des fontaines et à ravager les pâturages d'autrui :

*Parchi u soiu è soiu soiu,
E lu chiosu vostru, insemi.*

l'expert public — « stimadore », — guidé seulement par ses sympathies politiques ; le retraité enfin, censeur de tous les usages locaux, badigeonné de « civilisation » continentale et bailleur de conseils qu'il est le premier à ne pouvoir mettre en pratique. En 1921, Maistrale décrivait dans un journal ajaccien le retour de Pivinu — un « impiegatu » — au pays natal, son débarquement, sa tenue hétéroclite comme son langage (« *combien me prendrez-vous pour me sbarquer sènamment à l'auto ?* ») son désir de voyager en seconde dans l'autobus et d'avoir une place de première au moment d'entrer dans le village... Maistrale semble s'acharner avec un plaisir particulier contre ceux qui, pour des galons ou des « places » abandonnent cette terre natale qu'il chante avec un lyrisme passionné dans le poème *A Raccolta in Corsica*. Dans l'ampleur majestueuse de ses octaves, il décrit la journée du laboureur corse, les travaux et les soucis de sa dure vie, mais la conclusion est pessimiste et à l'« impiegatu » qui, de loin conseille de travailler la terre, on répond :

*Noi avemu la prova, a zappa in manu
Chi tutte le so fole so canzone:.,
A viritali è quiggi intondu a l'aghia.*

La thèse, on le voit, est contradictoire, mais on l'oublie pour ne retenir que les brillantes descriptions de la vie champêtre que renferme ce poème.

(4) Voir *Revue de la Corse*, N° 12 (Novembre-Décembre 1921.)

Souvent la satire de Maistrale prend la forme du dialogue et l'allure dramatique. Le poète excelle dans ces saynètes dialoguées (1) — *u Duttore* est le type du « stalbatoghju », genre essentiellement corse, inimitable comme le mot est intraduisible — il sait à merveille faire parler les gens de chez nous. Il y a une pièce en prose qui s'intitule *Par su brivettu* et que je regrette de ne pas voir figurer dans le volume, parce que c'est à mon avis un petit chef-d'œuvre d'observation malicieuse et de style alerte. On y voit — autant qu'on les entend — la mère et le père, la tante et la grand-mère d'une candidate au brevet exprimer tour à tour leurs espoirs avant l'examen et leur déception après l'échec que l'on essaie d'expliquer de « Memetta, a cara di mammà. »

« *Quand'ella ha vistu chi l'esaminatori davanu u brivettu a zitelle ch'un n'avianu mancu cappellu, tandu Memetta ha capitu chiu brivettu di quist'annu un valia tante chjrascie e l'ha ricusatu. Un esaminatore l'è ancu corsu appressu, ma ella un volu brivettu di pastore. Un c'è più un palmu di nettu...* »

(à suivre)

Paul ARRIGHI.

LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE

Un hiver à Ajaccio

A Winter in Corsica (2)

Deux dames, dont on ne sait rien, sinon qu'elles étaient d'York, décidèrent en 1866 d'hiverner à Ajaccio. Elles avaient pesé leurs chances. On leur avait dit que les gens de Corse (hélas !) avaient des puces et qu'ils se vêtaient de peaux de mouton. Mais elles puisaient l'optimisme au livre du Docteur Bennett et le Vice-Consul anglais à Ajaccio, (un Corse pincésans-rire qui portait avec lui même gravité une barbe de fleuve et la casquette galonnée afférente à ses hautes fonctions) les allécha, au cours d'une longue et minutieuse correspondance, par la promesse d'un beau logis et du lait de vache quotidien... Elles partirent, accompagnées d'un gentleman encore plus effacé qu'elles, et l'une d'elles a relaté leur voyage. Arrivées à Paris le 15 Août pour la fête de l'Empereur, elles firent halte au Grand-Turc, à Tornerre, virent le Mont-Blanc de Dijon, admirèrent (oh, le charme des lents voyages !) le confluent du Rhône et de la Valserine, apprécièrent la situation de Grenoble et la saleté légendaire du Dauphiné, les charmes de Sassenage et de la Grande Chartreuse. A Valence,

(1) Cf. *Una Ciucciada*.

(2) *A Winter in Corsica with the journey there and back ; With frontispice and map, by two Ladies*. 1 vol. in-12 de 348 pages, London, 1868. *Rare*. Le frontispice est une vue du golfe d'Ajaccio en aquarelle, la carte est finement gravée et colorée.

elles prirent le bateau du Rhône, piteux après ceux du Rhin. Puis elles s'embarquèrent sur l'« Insulaire » le 12 octobre 1866, par mer grosse, naturellement. Et quand on arriva à Ajaccio, ce fut la quarantaine idiote, le séjour au lazaret infect où les « gardes de santé » combattaient le choléra à coup de vinaigre et les soldats, toujours philosophes tuaient le temps à fumer et à passer leurs guêtres au blanc « ad hoc ».

Je ne m'étendrai pas sur les dons d'observation de cette Anglaise, que je voudrais mieux connaître. Ils sont réels. Mais je désirerais la suivre à partir du moment où, déçue par le « magnifique » appartement que le Vice-Consul lui avait promis, elle entend parler des villas du Docteur Bennett, y vole, et fait marché (deux cent vingt francs par mois, meublé) avec une vieille petite dame veuve, pétulante et nasillarde, cousine du Comte Bacciocchi, récemment décédé. Comme toutes ses compatriotes, l'inconnue se laisse enlever par la nature neuve, la rondeur lunaire des étoiles méridionales, les amandiers en fleurs. Pourtant, l'intérêt du livre n'est pas là, mais bien plutôt dans le double, constant et sympathique effort qu'accomplissent cette Corse et cette Anglaise pour se comprendre et se faciliter la vie.

Elles différaient, c'est entendu, et beaucoup. La vieille dame était attachée à ses coutumes et au mot d'ordre « Non movere quieta ». Trônant seule en son appartement, sombre et revêche, mal servie par une gouvernante continentale et une souillon du pays, férocement jalouses l'une de l'autre, les traitant, paraît-il, de cochons et de vaches (oh, très noblement, je n'en doute), elle dut paraître étrange à ces patriciennes du Nord qui ne trouvaient pas le bœuf à leur goût et erraient par leur misérable cuisine, ne s'arrêtant que pour souffler leur feu de charbon de bois.

Elles aussi avaient leurs manies qui, probablement, intriguèrent la bonne propriétaire. Mais bientôt les angles s'arrondirent. Sûres de ne jamais pouvoir rien obtenir de servantes qui passaient leur temps à la fenêtre, ces dames firent venir leurs repas d'une pâtisserie d'abord, puis de l'Hôtel de l'Europe. Alors, elles s'asseyaient à leur table, qu'elles avaient dressée, (ayant au préalable nettoyé leurs couteaux dans le pot aux géraniums), puis elles attendaient, anxieuses et aux écoutes, l'arrivée du garçon qui leur apportait, en un délicieux mêli-mêlo de sauces, merles, perdrix et poissons. Cette question des repas était un gros obstacle. C'en est toujours un. Leur bon sens en triompha. Puis il parut à ces Anglaises généreuses que l'hôtesse était bonne et charitable. Elles passèrent, deux fois la semaine, leurs soirées avec la veuve. Ensemble elles préparèrent le gâteau de Noël à la

châtaigne, aux œufs, aux amandes et au broccio. Bien mieux, ces protestantes à l'ancienne mode accompagnèrent Madame à la messe de minuit et réveillonnèrent à deux heures du matin. Le cercle de leurs relations s'étendit. Grâce à l'hôtesse, elles firent la connaissance de la Générale, qui était anglaise, et de la Préfète, Madame Géry. A la Préfecture, elles assistèrent à la réception du Jour de l'An, Colonel en tête, Receveur des Postes, et comme il sied, tout à la queue, le principal du Collège et ses régents. Dans ce tournoi d'aménités, les visiteuses ne savaient que donner, si ce n'est leur présence aux jeux de loto (où du moins elles apprenaient à compter en français), et des numéros de l'« *Illustrated London New* ». Elles offrirent à Madame leurs portraits. Ce don d'elles-mêmes conquit Madame ; et ce ne fut plus qu'assauts de politesses. Rompant enfin avec les devoirs du veuvage, l'hôtesse organise, en l'honneur de ses pensionnaires, et pour la jeunesse, un bal de cent bougies, où toute la Haute est conviée et accourt. Ajaccio bientôt ne parle plus que des dames d'York des villas Bennett chez la parente du Comte Bacciocchi.

C'est ainsi que se préparent les regrets des séparations. Quant, à mesure que finissait l'hiver, il fallut songer à quitter ces lieux chers, les visiteuses anglaises sentirent se serrer leurs cœurs. Madame, toujours libérale, leur fit visiter ses vignes une dernière fois. Puis vinrent les adieux, l'arrachement, un mot de la petite blanchisseuse et un autre de la couturière avec un don simple de coquillages. Les dames d'York partirent le 8 mars 1867, ayant été retardées quelques jours par les neiges qui bloquaient les cols. Vingt heures dans la diligence impériale, par Corte qui leur rappela Rye au Sussex, et où elles virent la sentinelle légendaire aux murs fantômes de la citadelle, et elles atteignirent Bastia la travailleuse avec ses environs soignés et ses belles rues qu'animaient les soldats français retour de Rome.

Vétilles, dira-t-on, que les pâles souvenirs de l'hivernante anonyme et modeste. Que non pas ! Il convient de retenir de son livre la leçon d'adaptation touristique qu'il comporte. « Du plus haut au plus humble, tel est son verdict, les Corses ont été invariablement bons et civils ». Belles paroles humaines qui honorent à la fois l'auteur et ceux qui l'ont inspirée. Je les livre à la méditation de ceux qui n'ont rapporté de l'île que des rancœurs et des Corses, (s'il y en a, mais j'en doute) qui auraient pu faillir aux lois de l'hospitalité.

Paul CHAUVET.

La Corse Economique

*
*Son passé — Sa détresse — Ses richesses
naturelles — Ses aspirations (1).*

II. — Sa détresse actuelle.

La Corse, avons-nous dit, n'est pas encore au bout de son calvaire. Nous prétendons même qu'elle agonise !..

Cette agonie il ne faut pas la chercher uniquement dans les terribles fléaux : misère, tuberculose et paludisme, qui, à l'heure actuelle, menacent la race d'une déchéance profonde. Ce sont là calamités infiniment regrettables et douloureuses. Mais, on pourrait, à la rigueur, se contenter de les combattre, avec un certain succès, même dans un avenir relativement éloigné.

L'agonie de l'île est plutôt d'ordre physique. C'est à *l'usure de la nature*, à l'épuisement progressif et rapide de ses éléments de vie, que nous faisons allusion.

Mais, fléaux divers et usure de la nature concourent aux mêmes effets. Si les choses continuent à aller de la sorte, la Corse ne tardera pas à n'être plus qu'un rocher battu par les flots et brûlé par le soleil.

Nous voudrions être seul à avoir cette triste conviction. Hélas, bien des voix émouvantes jettent chaque jour le cri d'alarme.

Parmi les plus autorisées, citons, dans l'ordre chronologique où elles se sont fait entendre, celle de M. Pierre Piobb qui, dans sa « Corse d'aujourd'hui », démontre que le paludisme sévit dans l'île et y fait décroître la population ; celle de M. Girod-Genet qui, dans le « Problème sylvo-pastoral », nous montre une Corse « odieusement rongée » et « marchant à pas de géant vers une ruine irrémédiable » ; celle, enfin de M. Marchoux qui, dans son rapport à l'institut de pathologie exotique, déclare que le pays est « voué à une mort certaine si les pouvoirs publics continuent à se désintéresser de lui pendant vingt années encore ».

A notre tour, nous nous penchons sur « le chevet de l'agonisante », non pour le plaisir de « dire des prières mortuaires », que sa fierté repousse, mais pour compléter, d'une façon synthétique, le tableau de la détresse du pays.

* * *

Le défaut d'hygiène. — En Corse, la santé publique est sérieusement compromise. On peut dire que les règles de l'hygiène y sont plutôt dédaignées.

Les habitations pittoresques des villages s'accrochent aux cristaux granitiques des montagnes, dans un beau désordre. Mais, les habitants n'ont eu aucun souci de bien les situer et de mieux les orienter. Les fenêtres ne sont guère plus grandes que des meurtrières. L'hiver, le vent souffle à travers les planchers mal joints. Les chambres à coucher sont de véritables glaciers. Seule la cuisine est chauffée. Le paysan s'y attarde le soir à la veillée. Lors-

(1) *Suite* ; voir à partir du numéro 31.

REVUE DE LA CORSE, VI. — N° 33, MAI-JUIN 1925.

qu'il se retire dans sa chambre c'est parfois pour y contracter une bronchite ou la tuberculose. Construites par des gens d'un autre âge, à qui la vie au grand air et le travail manuel avaient donné une résistance physique plutôt rare aujourd'hui, les maisons insulaires sont loin de répondre aux nécessités de la vie moderne. La lumière et le soleil, qui s'attardent dans la rue, n'y pénètrent guère. Il ne faut pas s'étonner si dans les vallées où pourraient s'élever des sanatoria, la tuberculose détruit parfois des familles entières.

Au surplus, la prophylaxie des maladies contagieuses n'y est pour ainsi dire point pratiquée. Les malades sont rarement isolés faute, pour les familles, d'avoir assez d'espace. D'ailleurs, les établissements sanitaires font défaut. Et puis, on n'a pas assez combattu le préjugé au nom duquel le Corse répugne à prendre des précautions hygiéniques lorsqu'un membre de sa famille est atteint par le mal.

D'autre part, les animaux domestiques — qui vivent, le jour, en liberté dans les rues du village, la nuit, dans des « *carciùle* », la plupart du temps mal entretenues et situées au-dessous des chambres d'habitation — véhiculent bon nombre de maladies dangereuses. Les services de la voirie et de l'hygiène publique, plutôt méconnus dans l'île, ne viennent pas tempérer et contrarier les facteurs de contamination.

Enfin, quand le paysan est malade, il n'a d'autre ressource que celle de mourir lentement dans son lit. Les médecins et les pharmaciens sont à la vilie. L'argent et les facilités de transport font souvent défaut pour recourir, au moment opportun, à leurs services. Les mamans, livrées à elle-mêmes, laissent leurs bébés mourir en grand nombre, d'entérites et autres maladies occasionnées par l'ignorance ou simplement devenues mortelles faute d'avoir employé la médication appropriée.

* * *

La divagation des animaux. — Environ 600.000 bouches ; vaches, moutons, chèvres, chevaux, mulets, etc. vivent, en Corse, dans une liberté presque complète. Le paysan s'imagine volontiers que ses animaux peuvent et doivent vivre ainsi, à leur guise, sur le territoire. Cela tient à deux choses essentielles. D'abord, l'insulaire est un médiocre éleveur. Il n'a guère eu le temps et les moyens de se perfectionner. D'ailleurs, personne ne s'est jamais soucié de l'initier à la science de l'élevage. Ensuite, l'outillage et les produits naturels ou artificiels indispensables lui ont fait défaut. A l'heure actuelle, le montagnard privé de ressources est dans la nécessité presque absolue de laisser ses bêtes chercher leur nourriture sur le flanc des montagnes. M. Girod-Genêt a estimé que pour nourrir son cheptel, la Corse devrait avoir « un domaine pastoral moderne de 150.000 hectares ». Or elle n'en possède que 60.000 environ, « superficie à peine suffisante pour assurer l'existence de 250.000 bêtes ». Il en résulte « que près de 250.000 bouches vagabondent un peu partout, en quête de nourriture, et engendrent, de ce fait une véritable calamité dans le pays ».

Avec un pareil régime il ne faut pas s'étonner si les cultures sont menacées et quelquefois détruites, si les forêts « souffrent chaque jour un peu plus ». Le vagabondage du cheptel, en parti-

culier des chèvres, interdit, à l'heure actuelle, toute tentative de reboisement. De ce fait il résulte que la Corse s'anémie suivant une courbe croissante et que l'élevage ne donne pas le rendement qu'on pourrait en tirer. La misère générale grandit en conséquence.

* * *

Le déboisement. — L'agonie de la Corse est surtout causée par un déboisement systématique qui se poursuit sans trêve depuis de nombreux siècles. Par cette plaie sans cesse écorchée, jamais pansée, finissent de s'écorcher toute la sève, toute la vie de l'île délaissée.

Il y a un peu plus de 150 ans Cynros possédait encore 200.000 hectares de forêts de chênes, de hêtres, de pins, d'olivier et de châtaigniers. Partout, sur les coteaux incultes, le maquis inextricable étalait son superbe manteau de plantes aromatiques. On trouve encore « des vestiges de grands végétaux à plus de 2.000 m. d'altitude ». Aujourd'hui, la forêt n'occupe plus que 175.000 hectares environ. Depuis 1870 forêt et maquis ont perdu 50 000 hectares, soit environ 1000 hectares par an, et, « au-dessus de 1600 m. et souvent plus bas, la végétation arborescente s'arrête et fait place aux roches nues, à jamais stériles ».

Les incendies allumés chaque année au maquis, sur tous les points de l'île, par les fagotiers, les cultivateurs et les bergers, dans le but : les premiers, d'obtenir du bois mort, les seconds, de défricher et les derniers, de créer des pâturages, lèchent des étendues considérables de maquis, et sous l'action du vent se propagent aux forêts voisines dont ils hâtent la disparition.

La dent meurtrière du bétail à l'abandon, la hache de l'industriel, la vieillesse et la maladie sont autant de facteurs de destruction qui viennent ajouter leurs ravages à ceux plus importants de l'incendie. Les arbres coupés et ceux qui s'écroulent sous le poids des ans ne sont jamais remplacés faute de moyens, de main-d'œuvre et d'organisation.

Ainsi la Corse s'ossifie, se dessèche et devient stérile. La terre s'en va à la mer ; les habitants qu'elle nourrissait jadis s'en vont, eux aussi, vers des rives plus clémentes.

* * *

Le Paludisme. — Redoutable calamité qui ronge le peuple corse, l'aveulit et le pousse à l'émigration !...

« Signalé autrefois par le Dr Mattei, le Dr Costa, et bien d'autres, le paludisme corse a été étudié successivement par les Drs. Laveran, Battesti, Thiers, Zuccarelli, Pitti Ferrandi, Et. Sergent, Marcel Léger, Arlo. A l'instigation du Dr Sari, maire de Bastia, une remarquable enquête a été faite en 1921 par MM. les Drs Edmond et Etienne Sergent, L. Parrot et A. Donatien de l'Institut Pasteur d'Algérie. » (1) Cette enquête a été effectuée au cours de l'automne, c'est-à-dire à l'époque la plus fiévreuse de l'année. La carte du paludisme de l'île par la méthode des index endémiques, qui a été dressée à la suite de cette enquête, montre que le fléau est extrêmement répandu.

(à suivre)

OT'ZALLA.

(1) Préface, par M. A. Clavel, aux *Lettres sur le paludisme en Corse*. Voir *Revue de la Corse* N° 21 (Mai-Juin 1923).

NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES

LA CANONICA

Roman corse par S. DALZETO (1).

Autrefois temple de la prière, du recueillement, du sacrifice ; aujourd'hui ruine, épave, vestige ; des pans de murs qui tremblent d'être encore debout, une toiture effondrée, un intérieur dévasté. Son isolement dans cette plaine de Mariana si suggestive par les souvenirs qu'elle rappelle, rend plus sensible encore son entier abandon. Bâtie sur l'emplacement de l'antique Cité de Marius, La Canonica évoque la poussière des siècles. C'est elle ou du moins ses ruines qui viennent d'inspirer à l'auteur de *Notre Maquis* et de *Soprana*, M. S. Dalzeto, des pages singulièrement passionnées et passionnantes où l'histoire et la fiction concourent à l'originalité de l'œuvre.

C'est la première fois peut-être qu'un fils de Cyrnos a su faire revivre à ce point une époque que le temps avait engloutie et dont il ne restait plus que l'ombre du souvenir.

Un coin de la terre de Corse s'est réveillé de son sommeil millénaire comme sous la baguette d'un magicien ; ce coin de terre qui a tant lutté, tant souffert et sur lequel veille encore La Canonica nous est rendu aussi vivant qu'il pouvait l'être alors, c'est-à-dire à l'époque de la domination romaine sous Dioclétien, et à l'aurore du IV^e siècle, quand le Christianisme naissant commençait à pénétrer en Corse. Tant l'imagination et le talent de l'auteur nous transportent en esprit dans le milieu qu'il évoque, et tant la grandeur du passé a de puissance de suggestion et comporte d'idéal. L'histoire, la légende et la fiction ne demandaient qu'à s'unir pour former ici les éléments d'un beau livre. Que de réserves s'imposent cependant à la lecture de ces pages incendiées d'un lyrisme dangereux pour ne pas dire destructeur. Malgré les qualités incontestables du style et l'intérêt des épisodes qui s'enchaînent avec art et clarté, certains personnages du roman distillent, à chaque pas, le poison plus ou moins agissant de leur pensée respective ; tandis que d'autres, délibérément sacrifiés, font figure de parias ou d'êtres venus trop tôt ou trop tard dans un monde corrompu et dont ils seront les victimes.

En s'inspirant de la légende de Ste Devote dont il fait l'héroïne de son roman, l'auteur retrace sa vie et son martyre, d'une manière tout à fait inattendue sans doute, mais dont il tire de grands effets de scène. Cela suffirait à justifier la fiction poétique dans laquelle il enferme la Sainte jusqu'à son martyre. En assistant aux premières manifestations du Christianisme en Corse, sous un gouvernement hostile et franchement opposé à son évolution, M. Dalzeto nous montre les persécutions dont furent victimes les premiers chrétiens de Corse.

C'est assez dire que ce grand sujet aurait demandé à être traité avec impartialité et presque avec amour, tout au moins sans rancune. Car ce livre est quelque chose de plus qu'un roman, c'est une profession de foi.

(1) *La Canonica*, (roman Cyrnéen de l'ère des martyrs) par Sébastien DALZETO. 1 vol. in-12, 224 pages, Paris, 1924, prix 6 francs.

M. Dalzeto n'a pas voulu ou n'a pas pu. Les formes que revêt sa pensée sont trop mouvantes, trop sollicitées par un démon intérieur, croyons-nous, pour avoir pu se plier à toutes les rigueurs d'une discipline qui eut fait la valeur et le succès du livre, non seulement au point de vue littéraire mais au point de vue spirituel et moral.

On n'a pas, en le lisant, l'impression d'un ensemble harmonieux où la forme et le fond se conjuguent pour converger aux mêmes fins. L'auteur qui est à la fois peintre et poète, qui sait broser un tableau en s'inspirant des beautés de l'ambiance mais ne veut voir en toutes choses que le contingent, réussit ce paradoxe de s'élever parfois très haut pour bientôt retomber plus bas que jamais. Un lever ou un coucher de soleil le raviront en extase, mais la vision de l'Homme-Dieu sur la croix recueille son mépris.

Ce livre, pourtant, s'il eut été conçu dans un sentiment d'amour et de foi eut reconstitué magnifiquement le plus vrai, le plus saisissant tableau qui soit, de cette époque dissolue de la domination romaine qui fut, dans ses dernières manifestations, si funeste à la Corse, après l'avoir durant deux ou trois siècles entretenue dans un état florissant. Les mœurs, usages et coutumes de l'époque sont rendus avec une vigueur de pénétration qui console, par ailleurs, de l'allure philosophique de l'œuvre.

La Mariana romaine apparaît ainsi, dans sa résurrection, à la fois brillante et sombre, d'une beauté décadente mais corruptrice et cruelle à l'instar des mœurs romaines d'alors. La voici avec sa maison impériale, ses temples et son forum ; ses riches villas et ses maisons plébéiennes ; sa voie sacrée, sa voie Marius où patriciens et matrones, esclaves et soldats, chrétiens et païens évoluent autour de ce point central qu'est le palais du Gouverneur ; ses ergastules « véritables enfers souterrains » où s'entremêlent en lamenti déchirants les gémissements des esclaves et les râles des mourants ; cependant qu'au forum le peuple fête les Bacchanales ou les Saturnales sous l'œil féroce et hypocrite du prêteur, Caius Cottia, alors investi de la toute puissance de Dioclétien.

Puissent les débuts d'un gouvernement marqués par des fêtes et des réjouissances bientôt suivies des plus amères désillusions et des plus atroces réalités.

Sous une mansuétude de façade, Caius Cottia dissimulait une âme orgueilleuse et féroce. Pour satisfaire à ses besoins de luxe et de luxure, il n'eût pas, s'il l'eût pu, laissé aux Corses un *iota*. Époque de décadence où l'argent est le Dieu de la Terre comme de nos jours.

Menacé dans ses biens, ses affections et jusque dans sa vie, l'insulaire n'eut plus qu'à s'incliner ou mourir. La soumission n'est pas dans sa nature, Strabon l'a dit. Quant à la mort si elle l'appelle par la voie naturelle c'est bien ; autrement il vendra chèrement sa vie. Poussé à bout il se réfugiera dans le parti extrême, la révolte. A l'exemple du Spartacus romain, Corsus, le héros du livre, en deviendra l'instigateur et le chef. C'est à la suite du rapt de la belle Patricia, sa sœur, qu'il va, à la tête de ses légions marchant sur la Cité se rencontrer avec les Cohortes du prêteur dans la plaine de Mariana. Quand, après des prodiges d'héroïsme, vaincu et chargé

de fers, sanglant et à demi-mort, Corsus est jeté aux ergastules, la Corse commence à gravir le calvaire des vicissitudes nombreuses qui l'acheminent vers l'« Ere des Martyrs » dont M. Dalzeto a fait le sous-titre impressionnant du roman.

En effet, la rébellion réprimée, le nœud gordien se resserre encore. Des riches particuliers succombent sous le poison ; des femmes patriciennes se donnent la mort pour échapper à la passion du préteur ; toutes les lois humaines sont violées par le despotisme et l'arbitraire ; la sécurité du pays est tout entière compromise et la liberté complètement abolie. Les Dieux mêmes semblent conspirer pour le malheur de l'île ; leurs autels où la foule se prosternait naguère sont désertés ; le paganisme s'écroule, et, sur ses débris viennent s'édifier les magnifiques proportions du Christianisme.

A cet événement, Caius Cottia vit ses rêves de domination s'effondrer, ses craintes se justifier par l'extension que prit soudain en Corse la nouvelle doctrine prêchée par les apôtres Perteo et Benenatus. Ses intrigues auprès de Dioclétien aboutiront par la suite à arracher à celui-ci le décret d'extermination contre les chrétiens.

C'est ici le lieu de placer *La Canonica* primitive que M. Dalzeto représente, empreinte de ce cachet de simplicité des premiers âges et s'élevant toute proche de Mariana dans un paysage virgilien. En vérité ce n'est qu'une mesure, mais, aux yeux des chrétiens, elle possède l'incalculable trésor du Crucifié : la Croix.

De ce moment une véritable émulation s'empare des âmes. Cette doctrine, si haute et en même temps si humaine, accessible au pauvre comme au riche, devient bientôt l'inséparable amie de l'opprime, la grande consolatrice de l'affligé.

L'immense force morale qui en découle rend aux uns et aux autres l'inaltérable espoir que tant de maux soufferts injustement auront leur sanction dans ce monde ou dans l'autre.

Une même foi, un même amour, une soif égale de justice les rend supérieurs à eux-mêmes et prêts à tous les sacrifices matériels, à toutes les peines corporelles et, s'il le faut, à l'immolation jusqu'au martyre pour affirmer leur croyance et dont *Sie Devote* représente au plus haut point la personnification. L'humanité avait enfin trouvé sa voie, son soleil et son Dieu.

M. Dalzeto a beau ironiser là-dessus ; rien de beau ni de grand ne se fait s'il n'y entre une bonne part de sacrifice volontaire, de dévouement conscient et de foi intérieure.

Sans ces principes à la base ce qui fait l'intérêt majeur du livre n'existerait pas. Rayez, des tableaux qu'elle anime, cette grande figure de *Devote* nimbée d'une auréole de gloire, que reste-t-il ? Des personnages dont l'esprit et le cœur sont synonymes de turpitudes ; vivant de la misère du peuple et l'accablant à la honte et au désespoir en exploitant ce qui reste encore de paganisme dans sa tête, pour le jeter dans une colère ignorante contre la beauté pure, contre une morale sans précédent, contre une charité féconde, terrestre et supraterrestre qui emporte déjà la majorité des Corses vers l'élan sublime de la foi chrétienne.

On a dit quelque part que « *La Canonica* » de M. Dalzeto s'apparentait naturellement aux « *Martyrs* » de Chateaubriand. Rien n'est moins vrai. Les deux conceptions sont aux antipodes l'une de l'autre, aussi opposées que le jour et la nuit : l'une donne au cœur de celui qui l'écoute la confiance et l'espoir, l'autre y jette l'incertitude et le doute. Œuvre décevante ! En vain y avons-nous cherché quelque consolante pensée, M. Dalzeto nous l'a refusé obstinément, cruellement.

RÉGULUS.

Au Chevet de l'Empereur

par le Docteur CABANÈS (1)

Voici un ouvrage doublement intéressant pour les lecteurs de la *Revue*, parce qu'il est l'œuvre d'un auteur familiarisé avec la pratique de l'histoire et aussi parce qu'il est consacré à celui qui a projeté sur la Corse le plus de gloire, à travers son histoire pourtant si glorieuse.

Je ne rappelle que pour mémoire les nombreux travaux du Docteur Cabanès. Il y mêle à une curiosité toujours en éveil, des préoccupations de médecin qui, si elles ne renouvellent pas toujours toutes les questions, ont du moins l'avantage d'éclairer certains aspects jusque-là négligés. Je cite, en particulier, *L'histoire éclairée par la clinique*, *La névrose révolutionnaire*, *Fou couronné*, *Folie d'Empereur*.

J'en viens aussitôt à son dernier ouvrage consacré à Napoléon. Le titre pourrait induire en erreur et donner à penser qu'il ne s'agit ici que des derniers jours de l'Empereur. En réalité, c'est toute une biographie, telle qu'on peut l'écrire aujourd'hui, après les grands travaux de détail ou d'ensemble qui, depuis 50 ans, ont sollicité l'attention des spécialistes. Et cette histoire, je puis bien le dire et je dois le dire, se lit comme un roman. J'attire l'attention de mes lecteurs sur certains chapitres, notamment sur le chapitre I qui a pour titre : *La part de l'hérédité*, sur le chapitre IX qui est intitulé : *Le Mal mystérieux de 1812*, sur le chapitre X qui fait songer à certains titres de Michelet et qui porte cette indication : *Les effets d'une indigestion*.

Ces préoccupations d'ordre physiologique ne sont point pour déplaire à quiconque tient que le génie n'est point une entité, mais qu'il se réalise dans des conditions déterminées, d'un réalisme parfois déconcertant. Au total, le biographe témoigne, d'un bout à l'autre de son livre, une vive sympathie, j'allais dire pour son client, disons plus exactement pour son héros, et ce n'est pas le moindre charme de ce livre. Mais il y faut ajouter une érudition considérable, qui a épuisé la littérature napoléonienne et qui a fouillé avec soin les archives ; une iconographie abondante et précieuse qui ne comporte pas moins, dans un volume de 504 pages, de 127 gravures dont plusieurs sont fort rares, voire inédites ; enfin une présentation générale de l'ouvrage qui fait honneur tout ensemble à l'auteur et à l'éditeur, et qui justifierait, à mon humble avis, que ce volume fût donné, en manière de prix, dans les écoles, les Collèges et le Lycée de la Corse.

On peut souhaiter à tout le moins que ce livre figure en bonne place dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse au passé si chargé de gloire de l'Ile de Beauté.

Albert AUTIN, *Inspecteur d'Académie*.

(1) *Au Chevet de l'Empereur*, par le Docteur CABANÈS, fort volume de 504 pages et 127 gravures dont beaucoup hors texte sur papier de luxe, couverture artistique illustrée ; 15 francs.

Six chansons corses

Au moment où le régionalisme corse appelle l'attention sur les chansons qui dépeignent l'âme corse et sur la musique qui les accompagne, il peut être utile de faire connaître les intéressantes productions du poète corse Toussaint Guglielmi, éditées avec la musique par la société artistique de Paris.

Six poèmes composent cette collection régionaliste : *Corsica*, hymen patriotique de l'île de Corse ; *La Vierge du Maquis*, valse chantée ; *Corse d'amour*, sérénade ; *Napoléon l'Unique*, chant patriotique ; *Paoli-le-Grand*, Marche Cynrénienne ; *Le retour de l'Aïglon* marche populaire.

La musique est de MM. Boudray, d'Halier, Cabano et Lebail. Leur principale interprète a été Madame Agnès Borgo, de l'Opéra, que l'on rencontre dans toutes les manifestations corses où elle déploie généreusement son talent en faveur de ses compatriotes.

Chaque morceau, parole et musique, édité en petit format avec frontispice en première page, est du prix de 1 franc. (les 6 ex. franco : 5 fr.). Les mêmes poésies en grand format, avec accompagnement de piano : 3 fr. 50. Il y a certainement là un effort artistique et régionaliste qui méritait d'être signalé à nos lecteurs.

QUESTIONS CORSES

56. — **Peut-on nous renseigner sur le poète Francesco Valeri ?**

On lit dans *Promenades en Corse* par M. de Montherot (1840), page 101, une *Canzone Montanara Corsa* attribuée à un berger Corse nommé Francesco Valeri. « Ses parents, dit l'auteur, se figurèrent que s'il acquérait de l'instruction (il ne savait ni lire ni écrire) il serait grand poète. Des personnes aisées de la famille lui firent donner de l'éducation. Lorsqu'il eut bien étudié Dante et Pétrarque, il écrivit des poésies dans le genre noble ; on les jugea très médiocres. « En lui la science avait tué l'esprit. » Pourrait-on nous signaler quelques unes des poésies de Francesco Valeri et nous fournir sur lui quelques notes biographiques ?

UN CHERCHEUR CORSE.

RÉPONSES

Que fit Mazzini en Corse en 1831 ? (Q. N° 30)

Libéré de sa captivité et exilé des États Sardes, le révolutionnaire Mazzini avait quitté Savone et s'était rendu à Genève d'abord, puis à Lyon qui était un centre important pour l'émigration italienne en France. Là, avec le consentement tacite du gouvernement français, il préparait un soulèvement au Piémont ; mais la chute du ministère Laffitte et l'arrivée au pouvoir de Casimir Périer entravèrent ses projets.

Mazzini se rendit alors en Corse, à Bastia. A cette époque les *Carbonari* et les *Pinnuti*, très nombreux et très influents dans l'île, avaient pris parti pour l'Italie contre l'Autriche. Mazzini put former 20 compagnies soit 2.000 Corses, parfaitement armés et équipés, commandés par des officiers de la Garde Nationale, qu'il voulait conduire à Bologne. Mais l'Autriche avait pris les devants, Bologne était occupé et la défaite de Rimini, puis la capitulation d'Ancône, rendaient inutiles les tentatives des révolutionnaires italiens. Il ne restait plus à Mazzini qu'à dissoudre le corps de troupe qu'il avait formé. Arrivé à Bastia au commencement de mars 1831, il en partait à la fin du même mois.

O. F. TENCAJOLI.

LA CORSE TOURISTIQUE

Les régions touristiques de la Corse

LA COTE ENCHANTÉE

Description géographique — Généralités (1)

Ceci devrait débiter comme un conte de fées : « Il y avait une fois un pays de rêve, créé pour abriter un incomparable miracle de tourisme et de villégiature, et ceux qui pénétraient dans ce paradis terrestre, éblouis, incapables de traduire dans le langage humain tant de grandeur et tant de beauté, ne pouvaient que répéter le mot que le Faust de Goethe adresse à l'heure implacable : « Arrête ! tu es parfaite ainsi ! ... » Mais ceci n'est pas un conte de fées : le paysage enchanté est toujours accessible et la vision prestigieuse est toujours à notre portée.

1. — Les conditions Géographiques.

Il s'agit des terres de très ancienne consolidation (gneiss, micaschistes, granites, granulites, porphyres, etc), fragment du massif hercynien, qui, s'adossant au désert de Galeria, au Niolo, au nœud orographique du Centre, présentent à la mer occidentale les multiples indentations où les flots ont ouvert les golfes de Porto et de Sagone. Une arête montagneuse à peu près continue dresse des cimes altières *al cielo* depuis le promontoire qui ferme au Nord le golfe de Porto jusqu'au monte d'Oro. Du Nord-Ouest au Sud-Est, quelques cols seulement l'échancrent : Parma (374 m.), Capronale (1370); Vergio (1464), Oreccia (1453). Moins élevée est la ligne des hauteurs qui, bordant la rive gauche du Cruzini et du Liamone, séparent cette région de la Cinarca ajaccienne ; les cols y sont plus accessibles : Listincone (230), San Bastiano (415), Barici (928). Ainsi se trouve délimité un véritable pupitre dont la pente incline régulièrement les eaux vers le Sud-Ouest et la direction du Loncea et de l'Aitone, du Liamone et du Cruzini forme ainsi un saisissant contraste avec celle du Fango, du Ficarella, des ruisseaux de la Balagne qui descendent vers le Nord-Est.

Au surplus rien n'est moins uniforme que cette zone de beaucoup la plus remarquable du littoral en Corse. Au Nord du golfe de Porto, la presqu'île de Girolata, dressée d'un seul jet à plus de 500 m. de haut, représente à la fois le prolongement lointain vers la mer de coulées rhyolithiques descendues du Cinto et de la Paggia Orba et le témoignage de l'extrême dureté que peuvent prendre les roches porphyriques. De toutes parts ses bords abrupts en manière de murailles verticales tombent à pic sur la mer qui n'a pu en détacher que quelques îlots d'une sauvagerie rare (notamment le monolithe célèbre de Galgalo). « Partout y flamboie, aussi bien que sur ses sommets dénudés, la teinte rouge des porphyres, à ce point même que quand, au travers d'une fissure, la mer peut y pé-

(1) Voir précédentes livraisons, à partir du n° 25 (Janvier-février 1924).

nétrer, elle-même apparaît sanguinolente dans le fond du couloir, » (Deprat) — Sur le flanc méridional de ce promontoire s'ouvre le merveilleux golfe de Girolata que la bosse des conglomérats permians du cap Sennino sépare du golfe de Porto. Tout a été dit sur l'étonnante variété des formes et des couleurs, qui tient à la variété des terrains au travers desquels cet admirable golfe de Porto est venu s'encaisser. Les granulites dominant, que la mer profonde et sûre pour les navires, vient battre directement sans permettre aux rivières d'y construire un delta, sans que de véritables plages aient pu s'y constituer. Parfois, comme en amont de Piana l'engouffrement des vagues et leur montée rapide ont accentué le travail de l'érosion continentale creusant et déchiquetant des cassures tectoniques pour former des « calanches ». Parfois, comme dans la baie de Graddella, une grotte allongée a été déterminée par le déblaiement d'un filon de diabase sous l'action des vagues. — C'est là enfin que se trouve le bassin houiller d'Osani que Nentien a décrit en 1897 et dont M. Hollande a montré le prolongement à l'Est jusqu'au col de Capronale et jusqu'au Cinto.

Au sud du golfe de Porto se développe la partie la plus renflée du massif cristallin, que hérissent des promontoires moins proéminents en forme de fer de lance (Orchino, Omignia) ou de flèche à pointe aiguë (Cargèse) séparés par des anses peu profondes (alla Leccia, Arone, Chiona) à contours arrondis. « C'est le granite qui, régnant sans partage, détermine la faiblesse relative de tous ces accidents ». Avancées, émiettées en îlots à leur extrémité et dirigeant leurs pointes au Sud-Ouest, suivant l'orientation générale que nous avons notée dans les vallées. En arrière des phénomènes volcaniques et des sources thermales : Caldanelle, Guagno.

Le Golfe de Sagone, enfin, est entièrement creusé, lui aussi, dans le granite. De là des contours plus arrondis et des pointes singulièrement émoussées (sauf dans le golfe de la Liscia). Dominées par les grandes cimes neigeuses des hautes montagnes du Centre (Monte Rotondo, Paglia Orba), des vallées très larges à fond plat se développent dans un relief très affaibli et de petites plages bretonnes — l'expression est de M. Deprat — s'étalent au débouché des rivières chargées de sable. Ces rivières sont curieuses et d'un parallélisme remarquable : la rivière de Sagone, qui semble toute menue dans une vallée trop ample et qui fut autrefois la partie inférieure du Liamone ; le Liamone qui fut capté par un affluent du Cruzini et put ainsi percer les durs porphyres du col de St Antoine ; la Liscia, dont le bassin dessine le vaste et riant amphithéâtre de la Cinarca. Mais nulle part les villages n'occupent le voisinage du thalweg : ils sont installés à de grandes altitudes sur les flancs de la vallée. C'est une conséquence de l'histoire quand on fuyait les pirates sarrasins et l'oppression génoise, dont les sombres souvenirs imprègnent encore l'esprit des montagnards.

II. — Les Souvenirs du Passé

Car la nature avait ici prodigué ses faveurs, dont les hommes entendaient profiter de bonne heure. Des stations de l'âge de la pierre s'échelonnent à la remontée du Liamone et du Cruzini et Vico garde le nom de ses origines romaines (vicus). Entre toutes

L'histoire de Sagone est caractéristique. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre hameau : jadis ce fut une ville prospère, siège d'un évêché. Les habitants y coulaient une vie facile, dont l'exemple leur était donné par l'évêque lui-même ; il s'appelait Natalis, il s'était fait construire un palais et y offrait des fêtes : la chère en était abondante, les vins délicieux. St Grégoire le Grand en fut informé. Il écrivit à Natalis, lui reprochant de trop aimer la table, de ne pas étudier suffisamment les livres saints. L'évêque de Sagone se disculpa habilement et, pour prouver qu'il connaissait l'Écriture plus à fond qu'on ne le supposait, il cita l'exemple d'Abraham qui offrait à souper et n'en était pas moins vénérable... Mais Sagone a disparu ! Disparus le palais de l'évêque et la cathédrale dont on ne voit plus qu'un mur. Au temps des invasions, les Barbaresques ont tout ruiné. Les prélats se réfugièrent à Vico, puis voulurent s'installer à Calvi où l'existence était plus facile. Le conflit, entre les deux résidences dura jusqu'à la Révolution qui mit tous les contestants d'accord en supprimant le siège épiscopal.

Longtemps la menace barbaresque pesa sur cette côte que parsèment, d'un promontoire à l'autre, des tours de guet qui tombent en ruines et complètent harmonieusement le paysage. Le populaire les attribue toutes indifféremment aux Génois qui établirent leur mainmise en Corse dans la première moitié du XIV^{me} siècle.

Ce ne fut pas sans de très vives résistances dont voici l'un des centres essentiels. Sur une colline qui domine à droite le golfe de la Liscia, on aperçoit encore les ruines du *Castello Capraja*, où Sinucello della Roca, seigneur de la Cinarca, triompha des Génois qui l'assiégeaient en 1282. Fidèle aux Pisans qui l'avaient établi « juge » de l'île, Sinucello, plus connu sous le nom de Giudice de Cinarca, sut grouper contre l'étranger la Corse frémissante et, tant qu'il vécut, les Génois ne purent se considérer comme les maîtres de l'île : il fallut la trahison d'un de ses fils naturels, Salnese, pour le livrer à ses ennemis, qui l'enfermèrent dans la prison de la Malapaga où il mourut en 1312.

Mais les Cinarchesi ne furent pas à la hauteur de leur mission : avides, cruels, cupides, ils ne firent qu'entretenir l'anarchie dans l'au-delà et ajouter à la tyrannie génoise le poids de leurs exactions particulières. L'office de St Georges abattit à la fin du XV^e siècle Jean Paul de Leca et Renuccio de Leca, derniers représentants de la féodalité corse. J. P. de Leca avait enfermé son trésor et les femmes de ses principaux partisans dans son château de Foce d'Orto (à 5 kil. de Piana), bâti sur des hauteurs inaccessibles (989^m) et qui passait pour inexpugnable : le château fut emporté de vive force en 1488. Quant à Renuccio qu'on ne pouvait songer à expulser de Zurlina où sa demeure se dressait à 4 kil. de Vico, sur un éperon abrupt entre deux vallées à pic, il fut attiré dans un guet-apens.

Sombre époque, hostile à la joie et à la civilisation ! Un seul vestige d'art et de paix ; le couvent de Vico, bâti en 1481 par Jean Paul de Leca. Les Corses, découragés de travailler, se réfugiaient dans la haute montagne et les souvenirs de prospérité semblaient abolis.

(à suivre)

LOUIS VILLAT.

MOLTIFAO

Aux premières blancheurs de l'aube, le touriste qui, partant de Ponte-Leccia, enjambe, à travers une campagne aux fleurs parfumées, la route de la Balagne, ne tarde pas à voir les divers hameaux de Moltifao, où les toits couverts de tuiles jettent une note d'un rouge sombre sur un paysage de verdure.

Moltifao occupe le centre d'un grand cirque formé du côté de l'Est par les collines de St Augustin, au midi par le massif pittoresque de Popolasca, au Nord par les premières ramifications du mont Padro. Ce cirque est traversé à son côté sud par la vallée et la rivière de l'Asco, qui, serpentant sur un lit de granit, jette au loin ses reflets d'argent.

Il fait beau de voir, au printemps, d'un côté, les collines où Salice, sous un tapis de gazon fleuri, de l'autre, d'énormes masses granitiques, noircies par le temps, projetant bien haut sur un ciel d'azur leurs aiguilles élancées.

Moltifao se compose de divers hameaux éparpillés. Au milieu s'élève un grand clocher, ayant à ses pieds une petite église, jolie surtout à l'intérieur, et bien entretenue.

La commune de Moltifao, ne paraît pas remonter à une date très ancienne. Elle aurait été formée par les populations des divers hameaux qui entouraient le monticule de St Augustin, et surtout par les habitants des hameaux de Cheta et Sebola. Ces derniers, selon les uns, furent obligés de quitter leurs pays par suite d'invasions incessantes de fourmis que rien ne pouvait extirper ; d'autres affirment que ce fut pour manque de bois de chauffage.

Nous inclinons plutôt à croire que les habitants de Sebola, un temps d'apaisement relatif étant venu, après de longues guerres, quittèrent spontanément leur pays de montagne pour se rapprocher d'une plaine plus hospitalière et plus féconde.

Nous ne devons pas ignorer que Sebola et Cheta ont joué un certain rôle dans nos fastes insulaires. Notre chroniqueur, Filipini, parle souvent de ces deux hameaux dans son histoire. Ce qui prouve qu'ils existaient encore au XVI^e siècle, bien que Moltifao fût déjà fondé à cette époque.

Cette dernière commune a été rendue célèbre par une victoire que Sampiero remporta sur les Génois à l'Annonziata, son église paroissiale. Il paraît cependant que ce ne fut pas à l'Annonziata que s'engagea le combat, mais un peu plus haut, à Sigari, où les patriotes, postés dans un ravin, tombèrent à l'improviste sur la cavalerie ennemie, gravissant, avec peine, un chemin tortueux et étroit, et eurent vite fait de la mettre en déroute, en roulant d'énormes pierres sur les chevaux peu habitués à ce genre de combat.

La déroute commencée à cet endroit, se continua à l'Annonziata, à quelques centaines de mètres plus bas, où les Génois, complètement défaits, prirent la fuite et furent longtemps poursuivis par leurs ennemis.

Aujourd'hui que de ces temps héroïques il ne reste plus qu'un souvenir, ce n'est pas sans émotion que l'on contemple ces lieux, où coula, pour la plus juste des causes, le sang de nos ancêtres, obligés de défendre pied à pied le sol de leur patrie contre les invasions continuelles d'un ennemi aussi injuste que cruel.

On fait, à Moltifao, l'élevage des vers à soie, du gros et du menu bétail sur une large échelle, ce qui donne aux habitants avec la culture des champs, l'agriculture, la vente du bois de buis, sinon la richesse, du moins une honnête aisance. La population est hospitalière et laborieuse.

Parmi les curiosités naturelles du pays, citons la grotte de Pietralbello, peu loin de la route qui mène à Ponte-Leccia, et dont les voutes souterraines offrent au regard les stalactites les plus bizarres ; à côté d'elle une belle carrière de marbre blanc veiné et poyntillé de rouge.

En suivant la grande route de Moltifao on rencontre, à quelques centaines de mètres plus haut, sur une colline, la vieille mesure d'un couvent de Franciscains, dont l'église en construction au moment de la tourmente révolutionnaire de 1790, dresse encore aujourd'hui sa silhouette attristée au milieu de pans de muraille en ruine.

Plus loin, à peu de distance, on voit le chef-lieu de canton, Castifao, dont la plupart des maisons blanchies à la chaux donnent à la commune un aspect plus réconfortant et plus luxueux. En amont de la rivière de l'Asco se trouve, haut perchée, la commune de ce nom qu'une forêt de sapins, de pins larix et d'autres essences rendrait une des plus riches de France, si elle était mise en exploitation. Ces trois communes composent aujourd'hui le canton de Castifao, autrefois piève de Caccia, faisant partie de la province de Bastia, et rattachée ecclésiastiquement au diocèse de Mariana.

Cette antique piève semble avoir été d'une fertilité exceptionnelle, puisque le général Paoli l'appelait l'Égypte de la Corse. Peut-être que ses terrains plus boisés autrefois et mieux cultivés se montraient moins ingrats au laboureur. Une cause de son infécondité actuelle c'est le manque de bras et partant de culture. L'habitant des campagnes émigre volontiers à la ville où il espère trouver le bien-être, l'aisance et même la fortune ; il y trouve la plupart du temps la misère et sa suite naturelle : la maladie ; avec un peu de travail il aurait certainement évité l'une et l'autre à l'air pur de la montagne.

X...

SOUVENIRS DE CORSE.

Bonifacio en Semaine Sainte (1)

Un tour au maquis tout doré de genêt et d'ajonc, un bon déjeuner, et nous retrouvons en sa Citadelle l'aimable et très savant maître d'école, Bonifacien dans l'âme, qui a bien voulu nous faire les honneurs de sa ville. Il nous montra d'abord, sur la minuscule place de pierre, les silos bouchés de dalles où les habitants enfouissaient le grain en temps de guerre. A côté, il ne reste du Torrione, l'énorme donjon, que des décombres informes ; mais on voit encore l'escalier du roi d'Aragon. La légende veut que les Espagnols, pendant leur siège inutile de 1420, aient construit en une nuit cette

(1) Fin, voir la précédente livraison.

échelle taillée dans le roc. Mais la légende exagère. Cet ouvrage, qui devait assurer le ravitaillement de la forteresse du côté de la mer, représente des années de travail. Encore aujourd'hui, les églises abondent à Bonifacio. Notre ami nous fit voir les principales, St Dominique au clocher crénelé, au maître-autel incrusté de porphyre, pleine du souvenir des Templiers, et St François où Cattaciolo, l'amphitryon de Charles-Quint, Alto Bello, comme l'appelaient ses concitoyens tout fiers de sa belle prestance, est enterré. On essuya la poussière de maint cloître vide, de cryptes où des cercueils de pierre, vides de leurs dépouilles, voisinaient pêle-mêle avec les reliques. Les sacristies s'emplissaient de lampions multicolores pour les processions du Vendredi-Saint. Partout on se préparait au solennel anniversaire, les chapelles et les statues se voilaient de pourpre, les madones s'endeuillaient.

Nos jeunes gens nous avaient promis, depuis longtemps, une excursion en barque de pêche à Longo Sardo. Mais l'instituteur, qui connaît le détroit et ses colères sinistres, la déconseilla. Parti plus d'une fois en temps calme, il s'est souvent trouvé bloqué en Sardaigne de longues heures, avant de pouvoir regagner la Corse. Il profita pourtant de la belle après-midi pour nous conduire à la grotte célèbre du Sdragonato, en passant par la crique violette et ronde, discrète comme un boudoir ou comme une alcove, qu'on appelle le « Bain de Venùs ». Puis, comme dans les contes de fées, nous avons quitté ce monde par un portail tout drapé d'azur et d'or, conduits sur des eaux profondes, mais si limpides qu'on y distinguait les poissons et les algues ; et dans une lumière surnaturelle, sans rien qui nous rappelle la Terre qu'un trou sur le bleu du ciel et un autre sur le bleu de la mer, nous avons vogué, glissé longtemps sur la nappe grenat et mauve, où les ramiers font des bruits d'ailes et qui semble une coupe d'oubli. En rentrant, le vent se levait. Au quai du port, protégé par le mur gigantesque du promontoire, des barques, revenues de la pêche aux éponges, se balançaient à l'amarre. On s'assit auprès des matelots qui réparaient les filets ou les mettaient à sécher sur les dalles. Le soir, quand le fjord délaissé se hérissa de crêtes blanches, on grimpa à la ville par un sentier de chèvres pour aller au bord de l'abîme, près d'un moulin en ruines, suivre l'agonie douloureuse du soleil dans le vent et la brume.

L'étrange Vendredi-Saint que nous avons passé là, tout au bout de la Corse ! De bonne heure, les gamins de la Citadelle, réunis en bandes dans les petites rues, se préparent à chasser le Malin déchainé qui, pendant ces heures assombries, viendra tenter les hommes. Les uns, les joues rouges gonflées à en crever, les yeux sortis de l'orbite, soufflent dans des coquillages ; d'autres, armés de bâtons et de palmes, frappent le sol à tours de bras. C'est un vacarme assourdissant, bien que canonique et légitime. Nous le fuyons pour le couvent de la Trinité.

On y va par la route d'Ajaccio, qui s'embranché sur celle de Bastia près d'un jardinet entouré de grillages. Droite, superbe et presque plate, la voie s'étend sur des kilomètres entre des olivettes fécondes protégées par de petits murs contre le vent du sud-ouest. Cà et là, la chaussée calcaire se barre d'un ruban rougeâtre de granit fin, qui scintille aux rayons verticaux de midi. C'était bien la

campagne bonifacienne qu'on nous avait promise. Après avoir reconnu, sur sa terrasse, le blanc monastère où les gens d'ici font pèlerinage, deux fois l'année, nous sommes entrés, vers la sixième borne, devant une maison biblique, dans la solitude de maquis et de pierre qui sépare le chemin du rivage. Au dessus de l'arome des plantes et de l'éboulis des roches, un bloc de granit splendide, sculpté par les siècles en forme de siège, dressait son trône majestueux. On s'y reposa, à l'abri de la bourrasque sauvage. Derrière nous, la masse cristalline des monts de la Trinité, comme un dais magnifique, profilait sa silhouette de sphinx altier, surmontée d'une croix de bois monumentale. Incroyablement bleu, étincelant sous le soleil dont le libeccio tempérail l'ardeur, le chenal des Bouches encerclé de montagnes, semblait devant nous une baie immense ou un grand fond de lac. Par delà le détroit, à perte de vue vers le Sud, bien loin derrière les côtes de Sardaigne ceinturées d'écume et de corail, la chaîne de Linbara mettait au parfait lapis-lazuli de la mer un cadre de pourpre amie que compétait et rehaussait, à nos pieds, le vert tendre du maquis d'Avril. A l'Est, Bonifacio posait ses toits rouges sur son socle de blanc. C'était tout. De grandes lignes sobres, un large brossis de tons simples dans l'éclat magique de l'éther en feu. Jamais Ulysse, balloté à la recherche d'Ithaque sur les flots retentissants, ne vit de rivages qui lui firent plus regretter sa patrie.

On entra, l'après midi, pour l'office des Ténèbres à la cathédrale de Sainte-Marie Majeure, qui date du temps des Pisans. C'est l'église la plus importante de Bonifacio et son coffre-fort, que seuls le maire et le curé réunis peuvent ouvrir, recèle un morceau de bois de la vraie Croix. Les habitants révèrent cette relique qu'ils vont exposer avec le clergé, en théorie imposante, les jours de tempête, à la Manichella, pour apaiser les flôts du détroit en furie. La loggia de la cathédrale est l'endroit le plus animé de Bonifacio. Autrefois, on y discutait les affaires publiques. C'est aujourd'hui le forum où se réunissent les notables et, en général, les bavards de la ville. Le soir, un quinquet fumeux qu'on allume dans un coin leur permet d'y déambuler jusqu'au souper. On nous y connaissait, pour nous avoir rencontrés un peu partout avec l'instituteur, et déjà nous échangeions avec les habitués de grands saluts.

Mais, aux jours saints, le petit forum se vide et l'église s'emplit. Quand nous y entrâmes, matelots et ouvriers, boutiquiers et bourgeois, femmes, enfants, vieillards dignement drapés de pélerines, tous chantaient avec ferveur un dolent miserere. Il y avait de la dévotion sur ces figures et, sur les plus rudes, l'illumination de la foi. Tous revivaient les heures tragiques de la Passion, le Calvaire, la torture et l'outrage. A mesure que le dénouement approchait, les cierges s'éteignaient un à un, l'obscurité grandissait. La dernière flamme mourut au dernier acte. Les verges retentirent sur le sol, comme au matin, pour chasser Satan, maintenant sans Maître.

Alors les femmes agenouillées auprès des vieilluses tremblotantes restèrent en prières jusqu'à l'office du soir, qui présage la joie étonnante de Pâques. A la nuit, une foule compacte envahit la nef, les bas-côtés regorgèrent de fidèles : beaucoup, ne pouvant entrer,

se mirent à genoux dehors, dans la loggia. Dans la cathédrale, par vingtaines, les cierges morts ressuscitaient, bientôt le chœur et l'autel palpitaient de mille petites étoiles... Alors une puissante rumeur, qui vient de loin, s'enfle, s'approche de la vénérable église. On entend des cris d'admiration, des soupirs dévots. Les cous se tendent, les fronts et les poitrines se croisent, les corps ploient. Ce sont les saints de Bonifacio qui font visite à Sainte Marie Majeure. Les voici, escortés chacun de sa confrérie, sur leurs châsses enguirlandées de lampions multicolores, — selon le cas noir et blanc, violet, violet et vert, blanc et or, or et bleu. — Une tumultueuse garde d'honneur les accompagne, brandissant leurs couleurs au bout de roseaux. On a ouvert les portes toutes grandes et l'orgue mêle sa voix glorieuse aux acclamations, aux alleluias et aux prières. Ils entrent, patrons et madones, balancés aux épaules de gars solides, au pas chaloupant des marins. Les enfants de chœur qui les précèdent, comme des hérauts, les annoncent au peuple de leurs vociférations martelées, qui retentissent jusqu'au seuil du sanctuaire. Ils clament : « Santa Maria ! », et dehors le peuple reprend leur clameur. Et « San Giovanni Battista ! », « San Bartolomeo ! » et « Santa Maria Maddalena ! ». La nef est une voie triomphale, jusqu'au maître-autel, où les saints s'arrêtent dans un vacillement jaune de feu. De sa chaire, le curé les bénit et les accueille. Puis il parle à la foule haletante, respectueuse. Son français pur, énergique, comme celui de tous les Bonifaciens, convient à sa croyance simple et sincère. Ses paroles viriles, qui fouillent et élèvent les cœurs, trouvent leur écho chez ces hommes chrétiens, fils de la mer turbulente, qui vivent tous les jours avec elle et croient au Dieu qui la fit. Le pasteur a rappelé la signification du sacrifice, et les mérites de la Mère du Christ, de Barthélémy, de Jean-Baptiste et de la Madeleine. Il descend de chaire, de nouveaux flambeaux s'allument, la procession repart dans plus de triomphe. Aux sons de marche victorieuse du « Crux Ave », que tous chantent et que les voûtes sonores magnifient, dans des nuages d'encens, les châsses défilent devant l'autel embrasé. Elles sont écrasantes, de bois, de plomb et de pierre. Mais la foi les enlève. Les grandes portes se sont ouvertes, et les saints nous quittent, suivis de leurs confréries et d'acclamations renouvelées. Puis les fidèles s'écoulent, consolés, préparés, le jour même du grand sacrifice, pour la joie rajeunie de l'ultime victoire.

Le lendemain, à l'aube, nous sommes montés dire adieu à la Citadelle que Boniface, marquis de Toscane, fonda en l'an 828, au temps de Charlemagne ; puis nous avons fait un tour du surplomb au sentier calcaire de Pertusato, aveuglant de blanc-heur, qui court le long du détroit. Les récifs sans nombre et les îlots, Cavalli, Perduto et Lavezzi dansaient sur l'écume échevelée de bourrasque. Redescendus par la route stratégique fleurie d'ajones, on prit l'auto au passage et bientôt nous filions sur la route déserte, qu'animaient çà et là une vache ou un porc, vers les chênes-liège de Porto-Vecchio et les saules jaune-vert de Ghisonaccia. Mais notre pensée s'attardait à la vieille cité des Dominicains et des Franciscains, à ce contraste énergique entre la falaise d'ocre et de craie et la mer méchante et bleue, à ce tableau d'Orient un peu raide, mais si simple, à Bonifacio qui, sur son nid d'aigle, semble une ville assoiffée de Judée.

Paul CHAUVET